

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1942

THESE

N°

99

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

Simone RÉMY, née PÉRIER

Née le 16 Mars 1908, à Fleury-sur-Andelle (Eure).

Présentée et soutenue publiquement le 12 MAI 1942 19

GEORGE SAND
ET LA
MORT DE CHOPIN

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29, Rue Deparcieux, 29
1942

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1942

THESE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

Simone RÉMY, née PÉRIER

Née le 16 Mars 1908, à Fleury-sur-Andelle (Eure).

Présentée et soutenue publiquement le 19 ..

GEORGE SAND

ET LA

MORT DE CHOPIN

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE. Professeur.

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29, Rue Deparcieux, 29
1942



LE DOYEN BAUDOUIN

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	GASTINEL.
Parasitologie et histoire naturelle médicale ..	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	QUENU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	DUVOIR.
Histoire de la médecine et de la chirurgie ..	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale comparée	Henri BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	ABRAMI.
Clinique médicale	FIESSINGER.
	HARVIER.
	P.-VALLERY-RADOT.
	CATHALA.
	Robert DEBRE.
Hygiène et clinique de la première enfance ..	LAIGNEL-LAVASTINE
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	CADENAT.
Cliniques des maladies infectieuses	GOSSET.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale	MONDOR.
	VELTER.
Clinique ophtalmologique	CHEVASSU.
Clinique urologique	COUVELAIRE.
	LEVY-SOLAL.
Clinique d'accouchements	PORTES.
	MOCQUOT.
Clinique gynécologique	LEVEUF.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ..	LOEPER.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	BROCCQ.
Clinique thérapeutique chirurgicale	M. VILLARET.
Clinique propédeutique	TROISIER.
Clinique de la Tuberculose	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique	DONZELOT.
Clinique de cardiologie	Clovis VINCENT.
Clinique de neuro-chirurgie	N...
Assistance Médico-sociale	DOGNON.
	GIROUD.
	HAZARD.
Professeurs sans chaire	JAYLE.
	JOANNON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.			MM.		
AMELINE	Pathologie	chirurgicale.	HAGUENAU	Pathologie	médicale.
BARIETY	Pathologie	médicale.	LACOMME	Obstétrique.	
BERNARD Etienne.	Pathologie	médicale.	LANTUEJOUL	Obstétrique.	
BESANÇON Justin.	Hydrologie.		LAVIER	Parasitologie.	
BONNET	Bactériologie		LELONG	Pathologie	médicale.
BOULIN	Pathologie	médicale.	LEMAIRE	Pathologie	expérimentale.
BROUET	Pathologie	médicale.	LENEGRE	Pathologie	médicale.
BULLIARD	Histologie.		Mlle J. LEVY	Pharmacologie.	
CACHERA	Pathologie	médicale.	MARCHAL	Pathologie	médicale.
CORDIER	Anatomie.		MENEGAUX	Pathologie	chirurgicale.
COSTE	Pathologie	médicale.	MOLLARET	Pathologie	médicale.
COUVELAIRE (Roger)	Urologie.		MOUQUIN	Pathologie	médicale.
DELARUE	Anatomie	pathologique.	PATEL	Pathologie	chirurgicale.
DELAY	Pathologie	médicale.	PETIT-DUTAILLIS	Pathologie	chirurgicale.
DESGREZ (H.)	Physique.		RENARD	Ophthalmologie.	
DESOILLE	— Médecine légale.		RICHET	Physiologie.	
DIGONNET	Obstétrique.		SENEQUE	Pathologie	chirurgicale.
DOGNON	Physique.		SICARD	Pathologie	chirurgicale.
FEVRE	Pathologie	chirurgicale.	SOULIE	Pathologie	médicale.
FUNCK-BRENTANO	Pathologie	chirurgicale.	SUREAU	Obstétrique.	
GALLIARD	Parasitologie.		TURPIN	Pathologie	médicale.
GARCIN	Pathologie	médicale.	WILMOTH	Pathologie	chirurgicale.
Mlle GAUTHIER-					
VILLARS	Anatomie	pathologique.			
DE GENNES	Pathologie	médicale.			

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.			MM.		
ALGLAVE	Pathologie	chirurgicale.	HUGUENIN	Anatomie	Pathologique.
CHAILLEY-BERT ..	Physiologie.		LE LORIER	— Obstétrique.	
GUENIOT	Obstétrique.		NEVEU-LEMAIRE .	Parasitologie.	
HEITZ-BOYER	Pathologie	chirurgicale.	PIEDELIEVRE . . .	Médecine légale.	
			VAUDESCAL	Obstétrique.	

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgi- cale.
BRULE		GATELLIER ...	
CHABROL		de GAUDART	
CHEVALLIER .		d'ALLAINES .	
LAROCHE Guy		MOULONGUET .	
LIAN		MOURE	
MOREAU			
SEZARY			

MM.	
ECALLE	} Clinique obstétricale.
VIGNES	

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
DECHAUME	Stomatologie.
N... ..	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551816_0054

A MES CHERS PARENTS

En témoignage de ma profonde affection et comme faible gage de ma reconnaissance.

A MON MARI

« Pour le meilleur et pour le pire », avec toute ma tendresse.

A NOTRE PETITE ARMELLE

Avec toute ma tendresse et l'espoir qu'un jour elle suivra, à son tour, la même voie que ses parents.

A MON FRERE ET A MA BELLE-SŒUR

Avec toute mon affection.

A MON COUSIN GEORGES BOURNISIEEN

In memoriam.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de Clinique des maladies mentales et de l'encéphale

Médecin de l'Asile Sainte-Anne

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

*Qui a bien voulu nous faire
l'honneur d'accepter la présiden-
ce de cette thèse.*

*Hommage de notre respec-
tueuse reconnaissance et de no-
tre profonde admiration.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR BRANDY

Médecin-Directeur des Sanatoria de la Forêt du Rouvray

Qui voulut bien approuver ce travail, avec l'expression de notre reconnaissance pour ses conseils éclairés et son précieux enseignement, et de notre respectueux attachement.

A MONSIEUR LE DOCTEUR L. NEE

Directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen

Qui voulut bien nous accueillir dans ses services, en témoignage de notre gratitude, et de notre respectueux dévouement.

A MONSIEUR LE DOCTEUR A. HALIPRE

Ancien Directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen

Avec l'expression de notre respectueuse admiration.

A MESSIEURS LES PROFESSEURS
DE L'ECOLE DE MEDECINE DE ROUEN

A NOS MAITRES DANS LES HOPITAUX DE ROUEN

MONSIEUR LE DOCTEUR PIERRE DEROCQUE.

Chirurgien des Hôpitaux

In memoriam.

MONSIEUR LE DOCTEUR ANDRE DEROCQUE.

Chirurgien des Hôpitaux

In memoriam.

MONSIEUR LE DOCTEUR CAUCHOIS.

Médecin des Hôpitaux

MONSIEUR LE DOCTEUR LUCAPLAIN.

Médecin des Hôpitaux

MONSIEUR LE DOCTEUR CASTAGNOL.

Médecin des Hôpitaux

A MONSIEUR LE DOCTEUR

A. LE GUELINEL DE LIGNEROLLES

Ancien Médecin-Directeur des Sanatoria de la Forêt du Rouvray

*Sous la direction de qui nous
fîmes nos premières armes en
tuberculose, qu'il veuille bien re-
cevoir ici l'hommage de notre
reconnaissance et de notre res-
pectueux et fidèle souvenir.*

A NOS CAMARADES D'INTERNAT
DU SANATORIUM D'OISSEL

JEAN POTTIER

*Trop tôt enlevé à la tendresse
des siens et à l'affection de ses
amis.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. AGEORGES

Médecin-Adjoint au Sanatorium d'Oissel

Avec notre amical souvenir.

A MONSIEUR LE DOCTEUR P.-L. JOTTRAS

Ancien Médecin-Assistant au Sanatorium d'Oissel

*En souvenir des bonnes heures
passées ensemble.*

A MADAME MARGUERITE D'ESCOLA

A MONSIEUR JOSEPH AGEORGES

En témoignage de notre gratitude, pour l'aide précieuse qu'ils ont bien voulu nous apporter et l'intérêt qu'ils ont manifesté pour ce travail.

Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre très respectueuse et très profonde admiration.

MEIS ET AMICIS

GEORGE SAND ET LA MORT DE CHOPIN

AVANT-PROPOS

Le 17 octobre 1849, à 2 heures du matin, Frédéric CHOPIN cessait de vivre et celle dont il murmurait quatre jours auparavant: « Elle m'avait pourtant dit que je ne mourrais que dans ses bras », était absente, comme elle fut absente, treize jours plus tard, le 30 octobre, lors des grandioses funérailles que fit Paris au génial musicien.

Les ennemis de la romancière, et Dieu sait s'il y en avait s'en donnèrent à cœur joie et répétèrent sur tous les tons que « la buveuse d'hommes » portait la responsabilité de cette fin prématurée.

Il y aura bientôt cent ans de cela, et le recul a permis de juger les choses plus sainement; de nombreuses voix se sont élevées contre l'absurdité de ce raisonnement et l'une des plus récentes et des plus autorisées, celle de M. Edouard GANCHE, Président de la « Société des Amis de Chopin » semble bien avoir tout dit à ce sujet. Cependant, telle est la force de la calomnie qu'il est encore, nous l'avons entendu

récemment, des convaincus de la légende « George SAND, la buveuse d'hommes ».

Qu'il nous soit permis de joindre notre faible contribution à l'œuvre de réhabilitation de G. SAND, en nous plaçant au point de vue médical, qui nous intéresse ici plus particulièrement.

Trois question se posent dont les réponses établiront totalement ou partiellement la responsabilité de G. SAND dans le drame de la mort du musicien.

D'abord celle-ci : Oui ou non CHOPIN était-il tuberculeux quand il rencontra la romancière ?

Ensuite, l'aggravation de son état fut-elle due directement ou indirectement à ses relations avec G. SAND ?

Enfin, la rupture des deux amis fut-elle la cause directe ou indirecte de la mort de CHOPIN ?

Pour nous, nous répondrons affirmativement à la première question et résolument par la négative aux deux dernières.

P R E L U D E S

LES ANTECEDENTS FAMILIAUX.

En 1806, Nicolas CHOPIN, professeur de français, près de Varsovie (Zélazowa-Wola), d'origine française (il était né dans le petit village lorrain de Morainville) épousait Mlle Justine KRZYZANOWSKA, de famille noble mais ruinée, qui était fille d'honneur dans la même maison.

Bientôt le jeune ménage eut une fille qu'on prénomma Louise. Puis, le 22 février 1810, à 6 heures du soir, naissait un fils, Frédéric-François CHOPIN.

Les ascendants de la mère du musicien sont totalement ignorés. On ne sait d'elle-même qu'une chose, c'est qu'elle mourut à 81 ans.

Son père lui-même semblerait avoir présenté des symptômes de tuberculose des vieillards — pour autant qu'on en puisse juger quand les documents font défaut — tout au plus peut-on dire qu'il était sujet à des quintes de toux fréquentes, longues et pénibles, et que c'était un vieillard fragile, miné par la consommation, semblant toujours sur le point de trépasser —

ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de vivre jusqu'à 73 ans... Mais ne voit-on pas de ces vieillards quasi centenaires, qui crachent leurs bacilles, les répandant dans leur entourage tout en semblant s'accommoder eux-mêmes desdits bacilles.

Quoi qu'il en soit, on ne peut dire formellement que Nicolas CHOPIN eût été tuberculeux, on ne saurait en fournir la preuve; il n'en existe que des présomptions tout au plus.

Mais la première atteinte certaine de la tuberculose sur la famille CHOPIN, apparaît avec la personne d'Emilie, la plus jeune sœur du musicien qui est enlevée à quatorze ans par la phthisie galopante.

C'est F. CHOPIN qui écrit lui-même à son camarade Jean BIALOBLOKI: « La maladie règne chez nous. Il y a bientôt quatre semaines qu'Emilie est couchée, elle s'est mise à tousser et à cracher du sang, Maman s'est effrayée. MALCZ a ordonné une saignée. On en a fait une , puis une deuxième, on lui posa d'innombrables sangsues, des vésicatoires, des sinapismes. Que d'aventures ! que d'aventures ! Pendant ce temps elle n'a rien mangé et elle a pris une si mauvaise mine qu'elle en était méconnaissable ; elle commence seulement à revenir à elle-même. Tu peux te représenter ce que nous devenions tous. Imagine-le, je ne suis pas en état de te le décrire. »

Emilie CHOPIN mourait le 10 avril suivant. Elle

était d'une intelligence remarquable et manifestait déjà des dons littéraires certains. Les autres sœurs de CHOPIN, Louise, Mme JEDRZEJEWICZ, décédée à 48 ans et Isabelle, Mme BARCINSKA, décédée à 70 ans, ne semblent pas avoir été particulièrement malades.

LES ANTECEDENTS PERSONNELS

Et CHOPIN, lui-même ? Très pâle, mince, doux, enjoué, d'une sensibilité de petite fille... Toute sa vie il gardera cet aspect; depuis l'enfant de huit ans qui jouait dans une soirée au bénéfice du vieux poète NIEMCEWIEZ, habillé à l'anglaise, avec une veste de velours et un grand col de dentelle, jusqu'au garçonnet de 14 ans, au visage osseux, émacié, blanc, qui présente une adynamie marquée, l'empêchant de se livrer aux jeux violents et qu'on appelle Shopeneck — « le petit Chopin » — et au jeune homme de 27 ans que nous retrouvons à Paris: « l'allure hésitante, les épaules remontantes, toujours habillé d'épais vêtements (« je ne me réchaufferai que dans la tombe... ») des traits qui traduisent sans cesse un certain état de souffrance, la figure blanche, comme exsangue, le gosier saillant, les joues creuses faisant ressortir les pommettes et les maxillaires, les oreilles décollées, les cheveux d'un blond doré... N'offre-t-il pas l'apparence du tuberculeux-type ? Dès l'âge de 14 ans, on relève dans sa correspondance des passages relatifs à son état

déficient de santé. Voici une lettre datée du 10 août 1824 — il avait donc bien 14 ans — adressée à ses parents (il était alors en vacances à la campagne) :

« Sokolow, »

« Je prends régulièrement les pilules; je bois tous
« les jours au moins une demi-carafe sans interrup-
« tion je ne bois rien à table, sinon un petit peu de
« vin doux. Que papa m'apporte l'ordonnance, soit un
« bocal de pilules, car celles que j'ai ne me suffiront
« d'après mon calcul, que pour vingt-sept jours. »

Deux ans plus tard, le 12 février 1826, il écrit à son ami Jean BIABLOCKI :

« Varsovie. Tout le monde tombe malade, moi
« aussi... Je t'écris étendu, emmitoufflé dans des cou-
« vertures, la tête serrée dans un bonnet, car je ne
« sais pourquoi elle me fait mal depuis quatre jours.
« On m'a mis des sangsues sur la gorge, mes ganglions
« ayant enflé, notre ROEMER édicta que c'était une af-
« fection catarrhale. »

Du 18 août de la même année, cette lettre à un autre camarade, Guillaume KOLBERG :

« Nous sommes à Reinertz. Cela fait deux semai-
« nes que je bois du petit lait et des eaux locales. J'ai,
« paraît-il, meilleure mine, j'engraisserais même ce
« qui devrait me rendre paresseux... Le matin, au
« plus tard, à six heures, tous les malades se trouvent

« réunis près de la source... Pour moi, comme je ne
« bois que deux verres de Laubrunn, après midi, je
« rentre aussitôt pour la collation, après, je me cou-
« che. »

De retour à Varsovie, il écrit encore, le 2 novembre à Jean BIABLOCKI : « Apprends que je ne vais plus
« au lycée. Ce serait en effet le comble de l'absurde
« que de rester sur place six heures par jour, alors
« qu les médecins allemands et polono-allemands
« m'ont ordonné de marcher le plus possible. Je
« prends des boissons émétiques sur l'ordre de MA-
« LCZ et l'on m'engraisse, tel un cheval, avec des flo-
« cons d'avoine. L'air de Varsovie me fait autant de
« bien que celui de Reinertz... On me raconte qu'il
« me faudra renouveler cette cure l'année prochaine
« n serait-ce que pour sacrifier à la cérémonie de Lau-
« brunn, mais d'ici là l'eau aura le temps de couler
« sous les ponts. »

Puis, nous le retrouvons à Vienne où il écrit à son ami MATUZINSKI : « Je me sens faible, je ne l'écris
« pas à mes parents. Tout le monde me demande ce
« que j'ai, je n'ai l'humeur à rien. HUBE me soigne,
« je suis enrhumé, tu sais d'ailleurs ce que j'ai. »

Il est permis de se demander si lui le savait réellement, ce qu'il avait... On n'en trouve aucune autre allusion dans sa correspondance.

A sa famille, il écrit au mois de juillet : « Il ne

« me manque rien, mais je souhaiterais plus d'âme et
« plus de vie, je me sens fatigué, mais je suis parfois
« aussi gai qu'à la maison — il y a d'autres jours on
« ne peut rien tirer de moi... »

Et encore au début de septembre sur un carnet de notes « un cadavre pâle comme moi, aussi froid que ce que je me sens moi-même pour tout... »

Toujours ces mots reviennent comme un leit-motiv: « Je n'ai de goût à rien... je me sens fatigué... j'ai froid... il ne manque rien en effet que le goût de vivre, et de me sentir fait pour la vie ».

Enfin, il est à Paris, et le 25 décembre 1831, il écrit à un autre de ses amis Titus MEYCIECHOWSKI :
« Nous nous verrons plus tard et peut-être pas du tout.
« car à parler sérieusement, ma santé est bien misé-
« rable; je suis gai extérieurement surtout parmi les
« miens (j'appelle les miens les Polonais) mais au
« fond quelque chose me tourment comme des pres-
« sentiements, des inquiétudes, des rêves ou bien des
« insomnies, l'indifférence, le désir de vivre et par-
« fois le désir de mourir, une sérénité délicieuse, une
« sorte d'engourdissement, puis je me sens absent, et
« enfin parfois des souvenirs précis me torturent, l'ai-
« greur, l'amertume, un affreux mélange de senti-
« ments me torturent et m'agitent. »

Et puis c'est le silence, au moins sur sa santé ce silence durera de 1832 à 1836, ou l'on ne relève au-

cune indication médicale. C'est une des périodes les plus calmes et des plus heureuses, relativement, de sa vie. Nous disons relativement en effet, la lettre précédente laisse bien deviner quel grand nerveux, en plus du tuberculeux, au moins larvé, était Chopin.

Donc ces quatre années sont pour lui une trêve, trêve bien courte mais bienfaisante; il agrandit le cercle de ses relations étend sa renommée, fait connaissance de nombreux artistes célèbres et surtout, ô miracle ! il est calme, presque heureux, d'un bonheur négatif, mais bonheur quand-même.

Son teint est plus animé, il semble retrouver un peu de vigueur et, mon Dieu, il engraisse un peu.

A la fin de 1835, il quitte ses parents qu'il était allé rejoindre aux eaux de Carlsbad, et va à Dresde, retrouver la comtesse WODZINSKA et ses enfants, au nombre desquels se trouve son ancienne élève, la petite Marie. Il l'avait quittée fillette, il la retrouve jeune fille. Il est immédiatement conquis et l'idylle commence avec l'approbation tacite de la comtesse WODZINSKA.

Le 9 janvier 1836, Nicolas CHOPIN écrit au docteur Jean MATUZINSKI installé à Paris et qui habite chez le musicien: « Si vos occupations vous laissent un moment de libre, et si Frédéric n'en a pas le temps, « mettez la main à la plume, écrivez-nous et forcez-
« le à nous mettre quelques mots dans votre lettre,

« ce sera assez pour nous tranquilliser. Après les tran-
« ses que nous avons éprouvées, tout retard nous in-
« quiéterait surtout dans cette saison où il est si facile
« de se refroidir. Je vous ai toute l'obligation possi-
« ble de l'avoir forcé à une chaussure plus propre à
« cette saison que celle qu'il avait coutume de porter.
« Je voudrais bien aussi que vous puissiez gagner sur
« lui de faire de moins longues soirées. Je suis bien
« aise qu'il se soit procuré une cheminée qui lui
« donne un logement plus chaud car il est bien dés-
« agréable de travailler avec les doigts engourdis...
« Frédéric a besoin de voyager plus commodément,
« passer plusieurs nuits de suite en route ne lui vaut
« rien, et il vaut mieux qu'il soit plus longtemps en
« chemin et qu'il se trouve plus de commodité, en
« égard à sa santé qui, sans être mauvaise, est cepen-
« dant délicate; le moral l'emporte sur le physique,
« aussi ce dernier doit être secondé par des soins... »

Cette lettre fait sans doute allusion aux fatigues subies par CHOPIN après son voyage à Carlsbad et à Dresde. Ainsi le voilà épuisé, et pourtant on ne peut dire que le chagrin le tue à cette époque, puisqu'au contraire, il est heureux, il aime et il se sent aimé.

En juillet 1836, un nouveau voyage à Marienbad, puis à Dresde. Nouveau séjour près de Marie et les parents de Marie. Qu'en adviendra-t-il ? L'inévitable... L'avant-veille de son départ, le 11 septembre 1836, CHOPIN demande à la bien-aimée si elle accepte d'être

sa femme, à la comtesse son consentement. La première réponse ne fut guère difficile à obtenir, la seconde était plus évasive mais enfin l'espoir était permis; on accordait le consentement demandé sous réserve de celui du comte... C'était bien le moins qu'on puisse faire... Et à condition que la santé de CHOPIN ne donnerait nulle inquiétude.

Voici donc CHOPIN heureux... Si tant est qu'il puisse l'être vraiment, cet inquiet, cet émotif, ce tourmenté... Mais même ce pauvre bonheur sera éphémère. C'est le 11 septembre qu'il s'est à peu près fiancé, or, en mai 1837, voilà les fiançailles rompues... Que s'est-il passé ? Le comte WODZINSKI a-t-il jugé la santé de CHOPIN trop précaire ou s'est-il peu soucié d'un gendre de trop mince situation ? Sans doute les deux raisons ont dû peser dans la balance, le comte a refusé son consentement. Marie fille bien élevée et obéissante, n'a même pas envisagé qu'elle pût se rebeller contre le veto paternel. Bien sagement elle s'est inclinée. CHOPIN fera de même. Mais avec la différence qu'on ne sait pas trop si elle a été profondément atteinte par la décision du comte, tandis que CHOPIN, lui, souffre atrocement, et d'autant plus qu'il n'est pas homme à extérioriser ses sentiments. Il se contente de mettre sous enveloppe les lettres de Marie, avec la rose qu'elle lui avait donné en septembre 1835, le tout forme un bien mince paquet sur lequel il écrit « Moja bieda »... « ma misère » c'est toute la plainte que laissera échap-

per « celui pour qui le malheur et l'idéal eurent toujours l'odeur d'une rose de fin d'été ». (G. de POURTALES).

Et puis il se laisse emmener à Londres par Camille PLEYEL qui essaie de le distraire et le premier septembre MENDELSONN pouvait écrire à HILLER ;
« On dit que CHOPIN est arrivé ici soudainement il y
« a une quinzaine de jours, mais il ne visite personne.
Il est paraît-il très souffrant. »

Mais il se reprend très vite et de retour à Paris il écrit à la mère de son ex-fiancée : « Votre dernière
« lettre m'est parvenue à Londres ou j'ai lambiné
« le mois passé ». C'est tout, CHOPIN est trop fier pour se plaindre, son piano seul recevra ses confidences.

A partir de ce moment il ira de mal en pis. Disons-nous que c'est Marie WEDZINSKA qui porte la responsabilité de son affaiblissement progressif ? G. de POURTALES écrit : « la tuberculose qu'il couvait semble alors
« avoir commencé ses ravages » et M. E. GANCHE :
« les symptômes morbides sont très prononcés chez
« CHOPIN à partir de la rupture de ses fiançailles ». Si l'on veut qu'une déception sentimentale soit à la base de la maladie il est plus logique d'incriminer Marie que George. Certes il est vraisemblable que le chagrin lui ait donné un coup d fouet, mais on ne peut oublier que depuis l'âge de 14 ans, lorsqu'on lui

conseillait les boissons émétiques, les longues marches, le grand air, la suralimentation, etc... Marie WODZIŃSKA n'y était pour rien. Mieux encore alors qu'il voguait en plein bonheur en septembre 1836, puis le 3 octobre, la mère de sa fiancée, alarmée de sa fragilité, ne lui écrivait-elle pas : « couchez-vous à onze heures et employer l'eau gommeuse comme boisson » — « je vous le répète soignez-vous bien et tout ira bien ».

Pendant ce même hiver 36-37 et ses fiançailles ne sont pas encore rompues — il est atteint de la grippe (?) et les médecins lui ordonnent les eaux d'Ems.

Non, à la vérité, depuis son enfance jusqu'à cette année 1837 où, nous l'admettons, le chagrin a pu être une cause occasionnelle d'aggravation, CHOPIN était tuberculeux et il fut traité comme tel par tous les médecins qui l'ont soigné, et qui ne se sont pas trompés tous avec un ensemble parfait. ROEMER et MALCZ à Varsovie, lui ordonnent le traitement des tuberculeux en Allemagne : eaux de Reinertz, petit lait, flocons d'avoine, boissons émétiques, eau gommeuse, marches au grand air, et à Paris MATUZINSKI le soigne de la même façon et plus tard nous en trouvons bien d'autres mais dès à présent, alors que George n'a pas encore paru dans sa vie, nous pouvons, nous devons conclure, que Frédéric CHOPIN était tuberculeux.

LA RENCONTRE

Les assertions de Messieurs de Custine KARASOU-SKI, WODZINSKI et autres, assertions suivant lesquelles la rencontre de George SAND et de CHOPIN aurait eu lieu en 1837 et aurait été accompagnée d'après HILLER de la réflexion suivante de Chopin : « Quelle femme antipathique que cette SAND. Est-ce vraiment bien une femme ? Je suis prêt à en douter ». Et d'après KARASOUSKI au contraire où CHOPIN aurait été quasi-victime d'un coup de foudre et il serait senti compris comme il ne l'aurait jamais été auparavant et par personne. « Avec tout un accompagnement de salsons éclairés » a giorno » d'escaliers dans la pénombre, d'ombre passant dans un frou-frou de robe de soir, laissant après elle un parfum de violette, de grande Lélia » dévorant l'artiste de ses yeux sombres, etc..., etc... ». Toutes ces assertions donc, sont également mensongères. Elles sont du ressort de la légende.

En réalité la première rencontre de la romancière et du musicien date des tous derniers mois de 1836; et

ne fut nullement accompagnée de tous ces détails si « poétiques ». SAND habitait alors à l'Hôtel de France avec LISTZ et Madame D'AGOULT. Depuis quelque temps elle avait demandé à LISTZ de lui amener CHOPIN dont elle l'entendait constamment parler. LISTZ hésitait. Il savait que CHOPIN n'aimait pas les « bas-bleus » sous prétexte qu'il ne savait pas leur parler. Pourtant l'ayant trouvé d'excellente humeur, un jour, comme CHOPIN lui demanda de venir chez lui faire de la musique LISTZ se décida à y amener George SAND et Madame d'AGOULT... Et jamais LISTZ interrogé à ce sujet n'a parlé d'antipathie de CHOPIN pour SAND. Tout au plus note-t-il une certaine retenue qui d'ailleurs disparut très vite. Et il faut croire que la première soirée eut un certain charme, car elle fut plusieurs fois répétée. CHOPIN devint un habitué du petit salon de l'Hôtel de France, et rendit à son tour visite à George SAND. Il est très possible, il est même probable que la romancière assiste avec CHOPIN en 1837 à une soirée chez le Marquis de CUSTINE mais ce n'était pas et loin de là leur première rencontre.

George SAND partit pour Nohant le mois de Janvier 1837 et y resta jusqu'en juillet, époque où elle fut rappelée précipitamment à Paris près de sa mère mourante, CHOPIN devait aller à Nohant passer quelques jours, mais au début de Mai se place la rupture de ses fiançailles, coïncidant avec l'aggravation de sa maladie. Il fut emmené à Londres par Camille PLEYEL et

ne revint qu'au moment où George n'était plus à Nohant. Puis il alla faire une cure à Ems. Il n'a donc pas mis les pieds à Nohant avant 1837 et le prétendu séjour en 1837 en même temps que LISTZ et Madame Pauline VIARDOT est lui aussi une légende.

C'est au début de 1838 que se noue le roman. George SAND faisait de fréquents voyages à Paris, pour son procès avec le Baron DUDEVANT, et c'est à cette époque qu'elle écrivit la fameuse lettre-confession adressée à l'ami de CHOPIN le Comte Albert GRZYMALA, confession qui est jugée différemment par les uns et par les autres. Ainsi, Monsieur Edouard GANCHE qui par ailleurs est si fin psychologue, considère-t-il cette lettre comme « énorme et odieuse, écrite avec
« une complète inconscience de ses vues et de ses dé-
« tails révoltants » il ajoute qu'elle « prévoit tout
« pour le bonheur de CHOPIN, mais en fin de compte
« ses combinaisons préparant ses propres avantages
« et sa tranquillité » — d'autre part d'après G. de POURTALES, il paraît que dans cette lettre, « tout est
« prévu, arrangé, admis sauf de ne pas devenir
« l'amant de George SAND ». Nous en demandons respectueusement pardon à ces deux éminentes personnalités mais il nous est impossible de les suivre sur ce terrain. Nous souscrivons au contraire très volontiers à l'opinion de Madame Wladimir KARENINE, qui écrit « cette lettre respirant la franchise, c'est de la vraie George SAND... elle suffit à lui octroyer le nom

de parfait honnête homme que lui donna un jour un écrivain d'esprit, les femmes ne sont pas capables d'une pareille franchise, sans merci pour elles-mêmes... elle suffirait aussi à réfuter à tout jamais l'assertion de tous ses ennemis qu'elle fut hypocrite.

En effet, on ne peut l'accuser d'hypocrisie après avoir lu cette lettre... De même nous pouvons affirmer,, toujours en parfait accord avec Madame KARENINE, qui ne peut être suspectée de partialité, car elle admire profondément CHOPIN, que George SAND ne dit pas autre chose à GRZYMALA, après lui avoir tout dit sur elle-même, le mal comme le bien, que ceci :
« Vous connaissez mieux que moi CHOPIN dont vous
« êtes l'ami; si vous croyez que je lui ferais du bien
« j'irai à Paris, sinon je l'aime déjà mais j'ai encore
« la force de le quitter, je le ferai, je l'éviterai et
« tout sera fini. » Comment donc Monsieur de POURTALES peut-il écrire « tout est prévu sauf de ne pas
« devenir l'amant de G. SAND » ? Il l'a donc bien mal lue, ou plutôt bien mal comprise, cette lettre vraiment curieuse et que voici in-extenso.

Au Comte Albert GRZYMALA, à Paris.

« Jamais il ne peut m'arriver de douter de la
« loyauté de vos conseils, cher ami; qu'une pareille
« crainte ne vous vienne jamais. Je crois à votre évan-
« gile sans le bien connaître et sans l'examiner, parce
« que du moment qu'il a un adepte comme vous, il

« doit être le plus sublime des évangiles. Soyez béni
« pour vos avis et soyez en paix sur mes pensées. Po-
« sons nettement la question une dernière fois, parce
« que de votre dernière réponse sur ce sujet dépen-
« dra tout ma conduite à venir, et puisqu'il fallait
« en arriver là, je suis fâchée de ne pas avoir surmon-
« té la répugnance que j'éprouvais à vous interroger
« à Paris il me semblait que ce que j'allais appren-
« dre me gâterait mon poëme. Et en effet le voilà qui
« a rembruni, ou plutôt qui pâli beaucoup. Mais
« qu'importe votre évangile est le mien quand il pres-
« crit de songer à soi en dernier lieu, et de n'y pas
« songer du tout quand le bonheur de ceux que nous
« aimons réclame toutes nos puissances. Ecoutez-moi
« bien et répondez clairement; catégoriquement, net-
« tement. Cette personne qu'il veut ou doit, ou croît
« devoir aimer, est-elle propre à faire son bonheur,
« ou bien doit-elle augmenter ses souffrance et ses
« tristesses ? Je ne demande pas s'il l'aime, s'il en
« est aimé si c'est plus ou' moins que moi. Je sais à
« peu près, par ce qu'il se passe en moi, ce qu'il doit
« se passer en lui. Je me demande laquelle de nous
« deux il faut qu'il abandonne ou oublie pour son re-
« pos, pour son bonheur, pour sa vie enfin, qui me pa-
« raît trop chancelante et trop frêle pour résister à de
« grandes douleurs. Je ne veux point faire le rôle de
« mauvais ange. Je ne suis par le Bertram de Meyer-
« beer et je ne lutterai point contre l'amie d'enfance,

« si c'est une belle et pur Alice; si j'avais su qu'il y
« eût un lien dans la vie de notre enfant, un senti-
« ment dans son âme, je ne me serais jamais penchée
« pour respirer un parfum réservé à un autre autel.
« De même lui se fût, sans doute éloigné de mon pre-
« mier baiser s'il eût su que j'étais comme mariée.
« Nous nous sommes point trompés l'un l'autre. nous
« nous sommes livrés au vent qui passait et qui nous
« a emportés tous deux dans une autre région pour
« quelques instants. Mais il n'en faut pas moins que
« redescendions ici-bas, après cet embrasement céles-
« te et ce voyage à travers l'empyrée. Quelques oi-
« seaux, nous avons des ailes mais notre nid est sur
« la terre et quand le chant des anges nous appelle,
« en haut, le cri de notre famille nous appelle en bas.
« Moi je ne veux point m'abandonner à la passion.
« bien qu'il y ait au fond de mon cœur un foyer en-
« core bien menaçant parfois. Mes enfants me don-
« nèrent la force de briser tout ce qui m'éloignerait
« d'eux ou de la manière d'être qui est la meilleure
« pour leur éducation, leur santé, leur éducation,
« bien-être etc... Ainsi, je ne puis pas me fixer à Pa-
« ris à cause de la maladie de Maurice, etc..., etc...
« Puis il y a un être excellent parfait sous le rapport
« du cœur et de l'honneur, que je ne quitterai jamais,
« parce que c'est le seul homme qui se soit donné
« entièrement à moi, sans regret pour le passé, sans
« réserve pour l'avenir. Puis c'est une si bonne et si

« sage nature, que je ne puisse avec le temps l'ame-
« ner à tout comprendre, tout savoir; c'est une cire
« malléable sur laquelle j'ai posé mon sceau et quand
« j'en voudrai changer l'empreinte, avec quelque
« précaution et quelque patience j'y réussirai. Mais
« aujourd'hui cela ne se pourrait pas et son bonheur
« m'est sacré.

« Voilà donc pour moi; engagée comme je le suis,
« enchaînée d'assez près pour des années, je ne puis
« désirer que notre petit rompe de son côté les chaî-
« nes qui le lient. S'il venait mettre son existence en-
« tre mes mains, je serais bien effrayée, car en ayant
« accepté une autre, je ne pourrais lui tenir lieu de
« ce qu'il aurait quitté pour moi. Je crois que notre
« amour ne peut durer que dans les conditions où il
« est né, c'est-à-dire que de temps en temps, quand
« un bon vent nous amènera l'un vers l'autre, nous
« irons encore faire une course dans les étoiles et
« puis nous nous quitterons pour marcher sur la
« terre si Dieu n'a permis que nous y accomplissions
« notre pèlerinage côte à côte. C'est dans le ciel que
« nous devons nous rencontrer, et les instants rapi-
« des que nous y passeront seront si beaux, qu'ils
« vaudront toute une vie ici-bas.

« Mon devoir est donc tout tracé. Mais je puis,
« sans jamais l'abjurer, l'accomplir de deux manières
« différentes; l'une serait de me tenir le plus éloi-

« gnée que possible de CHOPIN, de ne point chercher
« à occuper sa pensée, de ne jamais me retrouver
« seule avec lui; l'autre serait au contraire de m'en
« rapprocher autant que possible, sans compromettre
« la sécurité de M (alfille), de rappeler doucement à
« lui dans ses heures de repos et de béatitude de le
« serrer chastement dans mes bras quelquefois, quand
« le vent céleste voudra bien nous enlever, nous pro-
« mener dans les airs. La première manière serait
« celle que j'adopterai si vous me dites que la per-
« sonne est faite pour lui donner un bonheur pur et
« vrai, pour l'entourer de soins, pour arranger sa vie,
« s'il s'agit pour lui d'être heureux par elle et que
« j'y sois un empêchement; si son âme excessivement,
« peut-être follement, peut-être sagement scrupuleu-
« se, se refuse à aimer deux êtres différents, si les
« huit jours que je passerai avec lui dans une saison
« doivent l'empêcher d'être heureux dans son inté-
« rieur le reste de l'année; alors, oui, alors, je vous
« jure que je travaillerai à me faire oublier de lui.

« La seconde manière, je la prendrai si vous me
« dites de deux choses l'une : ou que son bonheur
« domestique lui est impossible, et que le mariage
« ou quelque union qui lui ressemblât serait le tom-
« beau de cette âme d'artiste : qu'il faut donc l'en
« éloigner à tout prix et l'aider même à vaincre ses
« scrupules religieux. C'est un peu là — je dirai où
« — que mes conjectures aboutissent. Vous me direz

« si je me trompe; je crois la personne charmante
« digne de tout amour et de tout respect, parce qu'un
« être comme lui ne peut aimer que le pur et le beau.
« Mais je crois que vous redoutez pour lui le
« mariage. le lien de tous les jours, la vie réelle les
« affaires, les soins domestiques, tout ce qui en un
« mot semble éloigné de sa nature et contraire aux
« aspirations de sa muse... Je le craindrais aussi pour
« lui; mais à cete égard je ne puis rien affirmer et
« rien prononcer, parce qu'il y a bien des rapports
« sous lesquels il m'est absolument inconnu. Je n'ai
« vu que la face de son être qui est éclairée par le so-
« leil. Vous fixerez donc mes idées sur ce point. Il
« est de la plus haute importance que je sache bien
« sa position, afin d'établir la mienne. Pour mon goût
« j'avais arrangé notre poème dans ce sens, que je ne
« saurais rien, absolument rien de sa vie positive,
« ni lui de la mienne, qu'il suivrait toutes ses idées
« mondaines, poétiques, artistiques; sans que j'eusse
« jamais à lui en demander compte, et réciproque-
« ment, mais que partout en quelque lieu et à quel-
« que moment de notre vie que nous vinssions à nous
« rencontrer notre âme serait à son apogée de bon-
« heur et d'excellence. Car je n'en doute pas on est
« meilleur quand on aime d'un amour sublime, et
« loin de commettre un crime on s'approche de Dieu,
« source et foyer de cet amour. C'est peut-être là, en
« dernier ressort, ce que vous devriez tâchez de lui

« faire bien comprendre, mon ami, et en ne contra-
« riant pas ses idées de devoir, de dévouement et de
« sacrifice religieux vous mettriez peut-être son
« cœur plus à l'aise. Ce que je craindrais le plus au
« monde, ce qui me ferait le plus de peine, ce qui
« serait de me voir devenir une épouvante et un re-
« mords dans son âme : non je ne puis (à moins qu'elle
« ne soit funeste pour lui en dehors de moi), me met-
« tre à combattre l'image et le souvenir d'une autre.
« Je respecte trop la propriété pour cela ou plutôt
« c'est la seule propriété que je respecte. Je ne veux
« voler personne à personne, excepté les captifs aux
« géôliers et les victimes aux bourreaux, et la Pologne
« à la Russie, par conséquent dites-moi si c'est une
« Russie dont l'image poursuit notre enfant, alors, je
« demanderai au ciel de me prêter toutes les séduc-
« tions d'Armide pour l'empêcher de s'y jeter : mais
« si c'est une Pologne laissez-le faire. Il n'y a rien
« de tel qu'une patrie, et quand on en a une, il ne
« faut pas s'en faire une autre. Dans ce cas je serai
« pour lui comme une Italie, qu'on va voir, où l'on
« se plaît aux jours de printemps, mais où l'on ne
« reste pas, parce qu'il y a plus de soleil que de ta-
« bles et de lits, et que le confortable de la vie est
« ailleurs. Pauvre Italie tout le monde y songe, la dé-
« sire, ou la regrette : personne n'y pourrait demeu-
« rer, parce qu'elle est malheureuse et ne saurait don-
« ner le bonheur qu'elle n'a pas. Il y a une dernière

« supposition qu'il est bon que je vous dise, il serait
« possible, qu'il n'aimât pas du tout l'amie d'enfance
« et qu'il aie une répugnance réelle pour un lien à
« consacrer, mais que le sentiment du devoir, l'hon-
« neur d'une famille que sais-je ? lui commandassent
« un rigoureux sacrifice de lui-même. Dans ce cas-là
« mon ami soyez un bon ange; moi je ne puis guère
« m'en mêler; mais vous le devez; sauvez-le des arrêts
« trop sévères de sa conscience, sauvez-le de sa pro-
« pre vertu, empêchez-le à tout prix de s'immoler car
« dans ces sortes de choses (s'il s'agit d'un mariage
« ou de ces unions qui, sans avoir la même publicité,
« ont la même force d'engagement et la même durée),
« dans ces sortes de choses, dis-je, le sacrifice de celui
« qui donne son avenir n'est pas en raison de ce qu'il
« a reçu dans le passé. Le passé est une chose appré-
« ciable et limitée; l'avenir c'est l'infini, parce que
« c'est l'inconnu. L'être qui, en retour d'une certaine
« somme de dévouement de toute une vie future, de-
« mande une chose unique, et si celui à qui on le
« demande est bien embarrassé pour défendre ses
« droits en satisfaisant à la générosité et à l'équi-
« té, c'est à l'amitié qu'il appartient de le sau-
« ver et d'être juge absolu de ses droits et de
« ses devoirs. Soyez formel à cet égard et soyez
« sûr que moi qui déteste les séducteurs, moi
« qui prend toujours parti pour les femmes outragées
« ou trompées, moi qu'on appelle l'avocat de mon

« sexe et qui me pique de l'être, quand il faut, j'ai
« cependant rompu de mon autorité de sœur, de
« mère, et d'amie, plus d'un engagement de ce genre.
« J'ai toujours condamné la femme quand elle vou-
« lait être heureuse au prix du bonheur de l'homme ;
« j'ai toujours absous l'homme quand on lui deman-
« dait plus qu'il n'est donné à la liberté et à la di-
« gnité humaine d'engager. Un serment d'amour et
« de fidélité est un crime quand la bouche prononce
« ce que le cœur désavoue, on peut tout exiger d'un
« homme excepté une lâcheté et un crime. Hors ce
« cas-là mon ami c'est-à-dire hors le cas où il vou-
« drait accomplir un sacrifice trop rude, je pense qu'il
« ne faut pas combattre ses idées, et ne pas violenter
« ses instincts. Si son cœur peut comme le mien con-
« tenir deux amours bien différents l'un qui est pour
« ainsi dire le corps de la vie, l'autre qui en sera
« l'âme, ce sera le mieux, parce que notre situation
« sera à l'avenant de nos sentiments et de nos pen-
« sées. De même qu'on n'est pas tous les jours subli-
« me, on n'est pas tous les jours heureux. Nous ne
« nous verrons pas tous les jours, nous ne posséde-
« rons pas tous les jours le feu sacré, mais il y aura
« de beaux jours et de saintes flammes.

Il faudrait peut-être songer à lui dire ma position
« à l'égard de M (allefille). Il est à craindre que ne
« la connaissant pas il ne se crée à mon égard une
« sorte de devoir qui le gêne et vienne à combattre

« l'autre douloureusement. Je vous laisse absolument
« le maître de cette confiance. Vous la ferez si vous
« jugez le moment opportun, vous la retardez si vous
« croyez qu'elle ajouterait à des souffrances trop fraî-
« ches. Peut-être l'avez-vous déjà faite. Tout ce que
« vous ferez, je l'approuve et je le confirme.

« Quant à la question de possession, cela me pa-
« raît une question secondaire à celle qui nous oc-
« cupe maintenant. C'est pourtant une question im-
« portante par elle-même, c'est toujours la vie d'une
« femme, c'est son secret le plus cher, sa théorie la
« plus étudiée, sa coquetterie la plus mystérieuse. Moi
« je vous dirai tout simplement, à vous mon frère et
« mon ami, ce grand mystère sur lequel tous ceux qui
« prononcent mon nom font de si étranges commen-
« taires. C'est que je n'ai là-dessus ni secret, ni théo-
« rie, ni doctrines, ni opinion arrêtée, ni parti pris, ni
« prétention de puissance, ni singerie de spiritua-
« lisme, rien enfin d'arrangé et pas d'habitude prise,
« et je crois, pas de faux principes, soit de licence,
« soit de retenue. Je me suis beaucoup fiée à mes ins-
« tincts qui ont toujours été nobles; je me suis quel-
« quefois trompée sur les personnes mais jamais sur
« moi-même. J'ai beaucoup de bêtises à me re-
« procher, pas de platitudes, ni de méchanceté.
« J'entends dire beaucoup de choses sur les
« questions de morale humaine, de pudeur, et
« de vertu sociale. Tout cela n'est pas en-

« core clair pour moi. Aussi n'ai-je jamais conclu à
« rien. Je ne suis pourtant pas insouciant là-dessus ;
« je vous confesse que le désir d'accorder une théo-
« rie quelconque avec nos sentiments a été la grande
« douleur et la grande affaire de ma vie. Les senti-
« ments ont toujours été plus fort que les raisonne-
« ments, et les bornes que j'ai voulu me poser ne
« m'ont jamais servi à rien. J'ai changé vingt fois
« d'idée. J'ai cru par dessus tout à la fidélité. Je l'ai
« prêchée je l'ai pratiquée, je l'ai exigée. On y a man-
« qué et moi aussi. Et pourtant je n'ai pas senti le
« remords, parce que j'avais toujours subi dans mes
« infidélités une sorte de fatalité, un instinct de
« l'idéal, qui me poussait à quitter l'imparfait pour
« ce qui me semblait se rapprocher du parfait. J'ai
« connu plusieurs sortes d'amour. Amour d'artiste,
« amour de femme, amour de sœur, amour de mère,
« amour de religieuse, amour de poète, que sais-je ?
« Il y en a qui sont nés et morts en moi le même jour
« sans s'être révélés à l'objet qui les inspirait. Il y
« en a qui ont martyrisé ma vie et qui m'ont poussé
« presque au désespoir, presque à la folie. Il y en a
« qui m'ont tenue cloîtrée durant des années dans un
« spiritualisme excessif. Tout cela a été parfaitement
« sincère. Mon être entrainait dans ces phases diverses,
« comme le soleil disait Sainte-Beuve, entre dans les
« signes du Zodiaque. A qui m'aurait suivie en voyant
« la superficie, j'aurais semblé folle ou hypocrite, a

« qui m'a suivie, en lisant au fond de moi, j'ai sem-
« blé ce que je suis en effet, enthousiaste du beau,
« affamée du vrai, très sensible du cœur, très faible
« de jugement, souvent absurde, toujours de bonne
« foi, jamais petite ni vindicative, assez colère et
« grâce à Dieu parfaitement oublieuse des mauvaises
« choses et des mauvais gens.

« Voilà ma vie cher ami vous voyez qu'elle n'est
« pas fameuse. Il n'y a rien à admirer, beaucoup à
« plaindre, rien à condamner par les bons cœurs. J'en
« suis sûre ceux qui m'accusent d'avoir été mauvaise
« en ont menti, et il me sera bien facile de le prou-
« ver, si je voulais me donner la peine de me souve-
« nir et de raconter mais cela m'ennuie et je n'ai pas
« plus de mémoire que de rancune.

« Jusqu'ici, j'ai été fidèle à ce que j'ai aimé, par-
« faitement fidèle, en ce sens que je n'ai jamais trom-
« pé personne et que je n'ai jamais cessé d'être fidèle
« sans de très fortes raisons qui avaient tué l'amour
« en moi par la faute d'autrui. Je ne suis pas d'une
« nature inconstante. Je suis au contraire habituée
« à aimer exclusivement qui m'aime bien, si peu fa-
« cile à m'enflammer, si habituée à vivre avec des
« hommes sans songer que je suis femme que j'ai
« vraiment été un peu confuse et un peu consternée
« de l'effet que m'a produit ce petit être. Je ne suis
« pas encore revenue de mon étonnement et si j'avais
« beaucoup d'orgueil, je serai très humiliée d'être

« tombée en plein dans l'infidélité de cœur, au mo-
« ment de ma vie où je me croyais calme et fixée. Je
« crois que ce serait mal si j'avais pu prévoir, raison-
« ner et combattre cette irruption : mais j'ai été en-
« vahie tout à coup, et il n'est pas dans ma nature de
« gouverner mon être par la raison quand l'amour
« s'en empare. Je ne me fais donc pas de reproche,
« mais je constate que je suis encore très impression-
« nable et plus faible que je le croyais. Peu m'im-
« porte je n'ai guère de vanité : ceci me prouve que
« je dois n'en n'avoir pas du tout et ne jamais me
« vanter de rien, en fait de vaillance et de force ?
« Cela ne m'attriste que parce que voilà ma belle sin-
« cérité, que j'avais si longtemps pratiquée et dont
« j'étais un peu fière, entamée et compromise. Je vais
« être forcée de mentir comme les autres. Je vous as-
« sure que ceci est plus mortifiant pour mon amour
« propre qu'un mauvais roman ou une pièce sifflée
« j'en souffre un peu, cette souffrance est un reste
« d'orgueil peut-être : peut-être est-ce une voix d'en
« haut qui me crie qu'il fallait veiller davantage à la
« garde de mes yeux et de mes oreilles : et de mon
« cœur surtout. Mais si le ciel nous veut fidèles aux
« affections terrestres, pourquoi laisse-t-il quelque-
« fois des anges s'égarer parmi nous et se présenter
« sur notre chemin. La grande question sur l'amour
« est donc encore soulevée en moi ! Pas d'amour
« sans fidélité, disais-je, il y a deux mois, et il est bien

« certain hélas que je n'ai plus senti la même ten-
« dresse pour ce pauvre M (allefille) quand je l'ai
« retrouvé. Il est certain que depuis qu'il est retour-
« né à Paris (vous devez l'avoir vu), au lieu d'atten-
« tendre son retour avec impatience et d'être triste
« loin de lui, je souffre moins et je respire plus à
« l'aise. Si je croyais que la vue fréquente de CHOPIN
« dût augmenter ce refroidissement, je sens qu'il y
« aurait pour moi devoir à m'en abstenir.

« Voilà où je voulais (en) venir, c'est à vous de
« parler de cette question de possession, qui consti-
« tue dans certains esprits toute la question de fidé-
« lité. Ceci est je crois une idée fausse; on peut être
« plus ou moins infidèle, mais quand on a laissé en-
« vahir son âme et accorder la plus simple caresse,
« avec le sentiment de l'amour, l'infidélité est déjà
« consommée, et le reste est moins grave; car qui a
« perdu le cœur a tout perdu. Il vaudrait mieux per-
« dre le corps et garder l'âme tout entière. Ainsi en
« principe, je crois qu'une consécration complète du
« nouveau lien n'aggrave pas beaucoup la faute; mais
« en principe il est possible que l'attachement de-
« vienne plus humain, plus violent, plus dominant
« après la possession. C'est même probable c'est
« même certain. Voilà pourquoi quand on veut vivre
« ensemble, il ne faut pas faire outrage à la nature
« et à la vérité, en reculant devant une union com-
« plète; mais quand on est forcé de vivre séparés,

« sans doute il est de la prudence par conséquent du
« devoir et de la vraie vertu (qui est du sacrifice)
« de s'abstenir. Je n'avais pas encore réfléchi à cela
« sérieusement et, s'il l'eût demandé à Paris, j'aurais
« cédé par suite de cette droiture naturelle qui me
« fait haïr les précautions, les restrictions, les distinc-
« tions fausses et les subtilités, de quelque genre
« qu'elles soient. Mais votre lettre me fait penser à
« couler à fond cette résolution là. Puis ce que j'ai
« éprouvé de trouble et de tristesse en retrouvant les
« caresses de M(allefille), ce qu'il m'a fallu de cou-
« rage pour le cacher, m'est aussi un avertissement.
« Je suivrai donc votre conseil cher ami. Puisse ce
« sacrifice être une sorte d'expiation de l'espèce de
« parjure que j'ai commis.

« Je dis sacrifice, parce qu'il me sera peut-être
« pénible de voir souffrir cet ange. Il a eu jusqu'ici
« beaucoup de force; mais je ne suis pas un enfant.
« Je voyais bien que la passion humaine faisait en
« lui des progrès rapides et qu'il était temps de nous
« séparer. Voilà pourquoi la nuit qui a précédé mon
« départ, je n'ai pas voulu rester avec lui et je vous
« ai presque renvoyés.

« Et puisque je vous dit tout, je veux vous dire
« qu'une seule chose en lui m'a déplu, c'est qu'il
« avait lui-même de mauvaises raisons pour s'abste-
« nir. Jusque-là, je trouvais beau qu'il s'abstint par
« respect pour moi, par timidité, par fidélité même

« pour une autre. Tout cela était du sacrifice, et par
« conséquent de la force et de la chasteté bien enten-
« dues. C'était là ce qui me charmait et me séduisait
« le plus en lui. Mais chez vous, au moment de nous
« quitter et comme il voulait surmonter une dernière
« tentation, il m'a dit deux ou trois paroles qui n'ont
« pas répondu à mes idées. Il semblait faire fi, à la
« manière des dévôts, des grossièretés humaines et
« rougir des tentations qu'il avait eues de craindre
« de souiller notre amour par un transport de plus.
« Cette manière d'envisager le dernier embrassement
« de l'amour m'a toujours répugné. Si ce dernier em-
« brassement n'est pas une chose aussi sainte, aussi
« pure aussi dévouée que le reste, il n'y a pas de vertu
« à s'en abstenir. Ce mot d'amour physique dont on
« se sert pour exprimer ce qui n'a de nom que dans
« le ciel, me déplaît et me choque, comme une im-
« piété et comme une idée fausse en même temps.
« Est-ce qu'il peut y avoir pour des natures élevées
« un amour purement physique et pour les natures
« sincères un amour purement intellectuel ? Est-ce
« qu'il n'y a jamais d'amour sans un seul baiser, et
« un baiser d'amour sans volupté ? Mépriser la chair
« ne peut être utile que pour les êtres qui ne sont
« que chair ; mais avec ce qu'on aime ce n'est pas du
« mot mépriser, mais du mot respecter qu'il faut se
« servir quand on s'abstient. Au reste ce ne sont pas
« là les mots dont il s'est servi. Je ne me les rappelle

« pas bien; il a dit je crois que certains faits pou-
« vaient gêner le souvenir; n'est-ce pas, c'est une bête
« tise qu'il a dite et il ne le pense pas ? Quelle est
« donc la malheureuse femme qui lui a laissé de
« l'amour physique de pareilles impressions ? Il a
« donc eut une maîtresse indigne de lui ? Pauvre ange
« il faudrait pendre toutes les femmes qui avilissent
« aux yeux des hommes la chose la plus respectable
« et la plus sainte de la création, le mystère divin,
« l'acte de la vie le plus sérieux et le plus sublime
« dans la vie universelle. L'aimant embrasse le fer,
« les animaux s'attachent les uns aux autres par la
« différence des sexes. Les végétaux obéissent à
« l'amour, et l'homme qui seul sur le monde terrestre
« a reçu de Dieu le don de sentir divinement ce
« que les animaux, les plantes et les métaux sentent
« matériellement, l'homme chez qui l'attraction électrique
« se transforme en une attraction sentie, comprise,
« intelligente, l'homme seul regarde ce miracle
« qui s'accomplit simultanément dans son âme et
« dans son corps, comme une misérable nécessité, et
« il en parle avec mépris avec honte. Cela est bien
« étrange. Il est résulté de cette manière de séparer
« l'esprit de la chair qu'il a fallu des couvents et
« des mauvais lieux.

« Voici une lettre effrayante. Il vous faudra six
« semaines pour la déchiffrer. C'est mon ultimatum.
« S'il est heureux ou doit être heureux par elle, lais-

« sez-le faire. S'il doit être malheureux, empêchez-le.
« S'il peut-être heureux par moi, sans cesser de
« l'être par elle, moi je puis faire de même de mon
« côté; s'il ne peut-être heureux avec moi sans être
« malheureux avec elle, il faut que nous nous évitions
« et qu'il m'oublie. Il n'y a pas à sortir de ces quatre
« points. Je serai forte pour cela je vous le promets,
« car il s'agit de lui, et si je n'ai pas grande vertu
« pour moi-même, j'ai grand dévouement pour ce que
« j'aime. Vous me direz nettement la vérité; j'y comp-
« te et je l'attends.

« Il est absolument inutile que vous m'écriviez une
« lettre ostensible. Nous n'en sommes pas là M (alle-
« fille) et moi. Nous nous respectons trop pour nous
« demander compte, même par la pensée, des détails
« de notre vie.

« Il est impossible que Madame DORVAL ait les
« raisons que vous lui supposez. Elle est plutôt légi-
« timiste (si elle a une opinion) que républicaine. Son
« mari est carliste. Vous aurez été chez elle aux heu-
« res de ses répétitions ou de son travail. Une actrice
« est difficile à joindre. Laissez faire; je lui écrirai
« et elle vous écrira. Il a été question pour moi d'aller
« à Paris, et il n'est pas encore impossible que mes
« affaires dont Mallefille s'occupe maintenant, venant
« à se prolonger, j'aie le rejoindre. N'en dites rien
« au petit. Si j'y vais je vous avertirai et nous lui
« ferons une surprise. Dans tous les cas, comme il

« vous faut du temps pour obtenir la liberté de vous
« déplacer, commencer vos démarches car je vous
« veux à Nohant cet été, le plus tôt et le plus long-
« temps possible. Vous verrez que vous vous y plai-
« rez; il n'y a pas un mot de ce que vous y craignez.
« Il n'y a pas d'espionnage, pas de propos il n'y a
« pas de province, c'est une oasis dans le désert. Il
« n'y a pas une âme dans le département qui sache
« ce que c'est qu'un CHOPIN ou un GRZYMALA. Nul
« ne sait ce qui se passe chez moi je ne vois que des
« amis intimes, des anges comme vous qui n'ont ja-
« mais eu une mauvaise pensée sur ce qu'ils aiment.
« Vous viendrez, mon cher bon, nous causerons à
« l'aise et votre âme abattue se régénèrera à la campa-
« gne. Quant au petit, il viendra s'il veut, mais dans
« ce cas-là je voudrais être avertie d'avance parce que
« j'enverrai M (allefille) soit à Paris soit à Genève.
« Les prétextes ne lui manqueront pas et les soup-
« çons ne lui viendront jamais. Si le petit ne veut pas
« venir, laissez-le à ses idées; il craint le monde;
« il craint je ne sais quoi. Je respecte chez les
« êtres que je chéris^è tout ce que je ne com-
« prend pas. Moi j'irai à Paris en septembre avant
« le grand départ. Je me conduirai avec lui suivant
« ce que vous allez me répondre. Si vous n'avez pas
« la solution des problèmes que je pose, tâchez de la
« tirer de lui, fouillez dans son âme, il faut que je
« sache ce qui s'y passe.

« Maintenant, vous me connaissez à fond. Voici
« une lettre comme je n'en écris pas deux en dix ans.
« Je suis si paresseuse et je déteste tant à parler de
« moi. Mais ceci m'évitera d'en parler davantage.
« Vous me savez par cœur maintenant et vous pou-
« vez tirer à vue sur moi quand vous réglerez les
« comptes de la trinité.

« A vous, cher bon, à vous de toute mon âme,
« je ne vous ai pas parlé de vous en apparence dans
« toute cette longue causerie, c'est qu'il m'a semblé
« que je parlais de moi à un autre moi, le meilleur et
« le plus cher des deux à coup sûr. »

« George SAND. »

Il faut croire que la réponse de GRZYMALA fut affirmative car il reçut ce billet: « Mes affaires me rappellent, je serai jeudi à Paris. Venez me voir et tâchez que le petit ne le sache pas. Nous lui ferons une surprise. A vous, cher. »

G. S.

FUGUE

Sur ce que fut le début de cette liaison, nous avons fort peu de documents; CHOPIN n'était pas homme à divulguer son intimité, et les rares lettres qu'on a de lui pendant l'été 1838 ne se rapportent guère qu'à ses affaires ou à des commissions urgentes dont il chargeait des amis. Par ailleurs, on a vu dans la lettre de confession de G. SAND, que le musicien se fût facilement contenté d'une passion toute platonique et dès maintenant il sera facile de prévoir que leur liaison, charnelle, s'entend, sera de courte durée, et n'aura guère le temps de retentir sur la santé de CHOPIN. L'été de 1838, fut sans histoire. Vint l'automne. G. SAND devait passer tout l'hiver à Nohant, de son côté CHOPIN déjà très éprouvé par la grippe durant l'hiver précédent, toussait beaucoup. Les médecins comme ses amis, et en particulier le docteur GAUBERT, à qui SAND l'avait envoyé, tout en l'assurant qu'il n'était pas phtisique lui conseillait l'air, le repos et la promenade. Il lui fallait disait-il, un séjour dans le midi. Il se trouva que le fils de la romancière souffrit de rhumatismes, et que les médecins, à lui aussi, ordonnaient de passer

l'hiver dans un climat doux. Il se trouva aussi que George avait envie de voyager, ce concours de circonstances forma une raison excellente et on décida que ces cures dans le midi se feraient ensemble. Restait à choisir le but du voyage. Ce fut d'abord l'Italie mais les MARLIANI et deux de leurs amis M. VALDEMOSA et un ministre d'Espagne MENDIZABAL, ayant exalté les sites et le climat des Majorques et l'affabilité des insulaires on choisit définitivement les îles Baléares.

En octobre 1838, George SAND quittait Paris avec ses deux enfants et une bonne. Elle devait attendre CHOPIN à Perpignan, ce dernier tenant à garder secrète sa liaison. Seuls ses amis intimes GRYZMALA, FONTANA et MATUZINSKI, surent où il allait. Ses parents même ne correspondaient avec lui que par l'intermédiaire de ses amis.

De Perpignan, les voyageurs s'embarquèrent pour Barcelone et de là sur « Ellemallerouin » pour Majorque. La traversée fut, nous dit Vladimir KARENNE « des plus heureuses et des plus poétiques ».

Jusque-là tout allait bien; le temps était magnifique, la mer calme, CHOPIN en bonne santé — relative. Arrivés à Palma, hélas, les voyageurs constatèrent que VALDEMOSA MENDIZABAL et MARLIANI s'étaient étrangement trompés sur les possibilités de confort de Majorque: il n'y avait aucun hôtel... Pas de chambres meublées et sans les parents de VALDEMOSA et le con-

sul de France, qui réussirent à les loger provisoirement dans une famille, nos pèlerins auraient été réduits à coucher à la belle étoile. Il fallut se mettre en quête d'un appartement. On ne trouvait rien à Palma, mais après quelques jours, G. SAND réussit à dénicher chez le señor GOMEZ une maison de campagne, avec tout ce qui s'y trouvait, pour 50 francs par mois; mais il faut croire que « tout ce qui s'y trouvait » faisait assez peu en définitive, car George dut battre le pays pour avoir non du luxe, mais le nécessaire.

Cependant, on prenait son mal en patience — du moins au début. La « Maison du vent » était située, nous dit V.-W. KARENINE, « dans une vallée ravissante au pied des montagnes, la vue s'ouvrant sur une pente douce, boisée d'orangers, d'amandiers et de grenadiers, sur la pittoresque ville de Palma... et enfin à l'horizon comme une bande étincelante, la mer... Le temps était merveilleux, le ciel éclatant, les fleurs et les arbres embaumaient... »

Aussi, la première lettre de CHOPIN, adressée à Jules FONTANA et datée du 15 novembre 1838, est débordante de joie: « Mon cher ami, je me trouve à
« Palma, sous des palmes, des cèdres, des cactus, des
« orangers, des citronniers, des figuiers, des grena-
« des... Le ciel est en turquoise, la mer en lapislazuli,
« et les montagnes en émeraudes... L'air ? l'air est
« juste comme au ciel. Le jour, il y a du soleil, tout

« le monde s'habille comme en été et il fait chaud.
« La nuit, des chants et des guitares pendant des heures entières... Bref, une vie délicieuse... A présent,
« cher ami, je jouis un peu plus de la vie, je suis tout
« près de ce qui est le plus beau du monde, je suis
« un homme meilleur... Embrasse Jeannot (MATUZIN-
« SKI) comme il aurait guéri ici !... »

De son côté, G. SAND écrit à Mme MARIANI, le 14 novembre: « Je quitte la ville et vais m'installer à la
« campagne: j'ai une jolie maison meublée (!) avec
« jardin et site magnifique pour 50 francs par mois.
« De plus, j'ai, à deux lieues de là, une cellule, c'est-
« à-dire trois pièces et un jardin plein d'oranges et de
« citrons pour 35 francs par an dans la Grande Char-
« treuse de Valdemosa. » Puis, après quelques mots sur les difficultés de l'installation: « Valdemosa, en
« nous parlant des facilités et du bien-être de son
« pays nous a horriblement blagué. Mais la nature,
« les arbres, le ciel, la mer, les monuments, dépassent
« tous nos rêves, c'est la terre promise, et comme
« nous avons réussi à nous caser assez bien, nous
« sommes enchantés... » La lettre s'arrête ici dans la correspondance, le passage suivant comme tout ce qui se rapporte à CHOPIN ayant été supprimé par Maurice SAND: « nous nous portons très bien, CHOPIN a fait
« hier trois lieues à pied avec Maurice et nous sur des
« cailloux tranchants ne s'en portèrent que mieux au-

« jourd'hui. Solange et moi engraissons à faire peur,
« mais non pitié... »

Hélas ! cette félicité ne devait pas durer : voici CHOPIN de nouveau malade... Sans doute avait-il trop présumé de ses forces au cours de cette fameuse promenade... G. SAND écrit dans « Un hiver à Majorque » :
« Nous fîmes surtout deux promenades remarquables
« je ne me rappelle pas la première avec plaisir, quoi
« quelle fut magnifique d'aspect. Mais notre malade
« alors bien portant (c'était au commencement de notre séjour à Majorque) voulut nous accompagner, et
« en ressentit une fatigue qui détermina l'invasion de sa maladie... En revenant à la Chartreuse, nous fûmes assaillis par un vent violent qui nous renversa plusieurs fois et qui rendit notre marche si fatigante que notre malade en fut brisé... »

Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec la romancière, que la fatigue détermina la maladie ; mais nous sommes bien d'accord avec elle pour admettre que le grand vent n'est pas précisément favorable aux cracheurs de sang — ni la grande fatigue aux tuberculeux en général. Il est donc bien entendu que ce climat dit enchanteur, ce séjour paradisiaque, ne firent aucun bien à CHOPIN qui écrivait à FONTANA le 3 décembre 1838 :

« Pendant les trois dernières semaines, j'avais été
« malade comme un chien malgré la chaleur de 18°,
« malgré les roses, les orangers, les palmiers, et les

« figuiers en fleurs. J'avais pris très froid. Les trois
« médecins les plus célèbres de l'île se sont rassem-
« blés pour une consultation : l'un flairait ce que
« j'avais expectoré, l'autre martelait là d'où j'avais
« expectoré, le troisième auscultait pendant que j'ex-
« pectorais.

« Le premier dit que je mourrai, le deuxième que
« je mourais, le troisième que j'étais déjà mort. Et
« cependant je vis comme je vivais par le passé. Je
« ne puis pardonner à Jeannot (MATUZINSKI) de ne
« m'avoir donné aucun conseil par rapport à cet état
« de bronchite aiguë qu'il pouvait constamment ob-
« server chez moi. C'est à grand peine que je pus
« échapper à leurs saignées, leurs vésicatoires et au-
« tres opérations semblables. Grâce à Dieu, je suis re-
« devenu moi-même. Mais la maladie fit du tort à mes
• « préludes que tu recevras Dieu sait quand... Dans
« quelques jours j'habiterai le plus bel endroit du
« monde, la mer, des montagnes... Tout ce qu'on peut
« souhaiter. Nous irons vivre dans un énorme vieux
« couvent en ruines et délaissé des Chartreux que
« MENDIZABAL semble avoir expulsés expressément
« pour moi... Enfin, je sens que je m'y sentirai bien...
« Ne dis à personne que j'avais été malade, on ne
« ferait que potiner là-dessus... »

Signalons en passant que si CHOPIN échappe aux
« saignées, vésicatoires et autres opérations » c'est
grâce à George qui, tout étrangère à la médecine

qu'elle fût, a l'intuition que ce traitement barbare ne ferait qu'aggraver l'état de son malade.

Elle écrit dans la « Correspondance » (lettre du 14 décembre et tronquée aussi par Maurice) : « après
« avoir très bien, trop bien peut-être, supporté les
« grandes fatigues du voyage, au bout de quelques
« jours, la force nerveuse qui le soutenait est tombée
« et il a été extrêmement abattu et souffreteux. Mais
« il revient sur l'eau de jour en jour. Je le soigne
« comme mon enfant. C'est un ange de douceur et de
« bonté. » Puis, et ceci est imprimé : « ...mon Dieu
« que la vie physique est rude, difficile et misérable
« ici. C'est au delà de ce qu'on peut imaginer... De-
« vinez sur ce pays tout ce que je ne vous dis pas. Moi,
« je m'en moque ; mais j'en ai un peu souffert, dans
« la crainte de voir mes enfants en souffrir beaucoup.
« Heureusement, mon ambulance va bien. Demain,
« nous partons pour la chartreuse de Valdemosa, la
« plus poétique résidence de la terre, nous y passe-
« rons l'hiver qui commence à peine, et va bientôt
« finir, voilà le seul bonheur de cette contrée. Je n'ai
« de ma vie rencontré une nature aussi délicieuse que
« celle de Majorque... »

On le voit, d'après ses lettres, CHOPIN et G. SAND sont encore optimistes : ils espèrent en la chartreuse.

...Las ! l'hiver indigène et des pluies tropicales font leur apparition « Son vent » dépourvu de cheminées

devint inhabitable. CHOPIN ne pouvant supporter l'odeur asphyxiante des braseros se met à tousser et à souffrir du froid. Pour comble de malchance, la population, dès cet instant ou CHOPIN fut convaincu de phtisie, et sachant cette maladie contagieuse, traite les voyageurs à peu près comme s'ils eussent été lépreux... Ils les évitent et les considèrent avec une sorte d'épouvante sacrée. Le senor GOMEZ qui leur avait loué « Son vent » exigera leur départ immédiat non sans leur avoir fait payer « pour le replâtrage et le reblanchissage de ladite et acquis tout le linge de maison employé par eux comme infecté » (W. KARENINE).

Voici donc les voyageurs en route pour Valdemosa. Ils partent par une journée ensoleillée; ils ont acheté à des émigrés espagnols tout leur mobilier pour mille francs. Le chemin est long et long et rude; il n'y a que trois lieues à parcourir, mais la route est peu praticable et le cocher fonce droit devant lui sans souci des pierres, des torrents, et des précipices. La dernière partie du chemin, un sentier pavé montant vers la chartreuse, doit même être faite à pied, car, nous dit W. KARENINE, aucun équipage indigène ne peut le gravir.

Evidemment, le splendide paysage qu'ils trouvent vaut bien la fatigue du voyage... et CHOPIN et SAND en sont enthousiasmés; mais... Il faut vivre, et manger, et assurer le service... Pour ceci il faut faire venir

des provisions de Palma, et avoir recours aux bons offices d'une femme de ménage qui se met au service de tous les voyageurs habitant la chartreuse et a pour habitude de piller les provisions, aidée en cela de deux indigènes. Et c'est la saison des pluies, pluies vraiment torrentielles qui empêchent toutes relations entre la chartreuse et Palma. Enfin les insulaires voient d'un fort mauvais œil ces étrangers « hérétiques » qui ne vont point à la messe... Ils leur vendent tout à prix d'or. Et les cuisinières sont malpropres et ont la fâcheuse habitude d'assaisonner tous les plats d'une quantité de poivre, piments et ail, que l'estomac de CHOPIN ne supporte pas. Il faut donc que G. SAND cuisine elle-même. « C'eût été une contrariété fort mince si nous eussions été tous bien portants. Je suis fort sobre et même stoïque par nature à l'endroit du repas. Le splendide appétit de mes enfants faisait mèche de tout bois, et régal de tout citron vert... La providence de la bonne nature de faire pour lui (Maurice) de ces prodiges; c'était bien assez d'un malade. Mais l'autre (CHOPIN) loin de prospérer avec l'air humide et les privations, dépérissait d'une manière effrayante. Quoi qu'il fût condamné par toute la faculté de Palma, il n'avait aucune affection chronique; mais l'absence de régime fortifiant l'avait jeté, à la suite d'un catarrhe dans un état de langueur dont il ne pouvait se relever. Il se résignait, comme

« on sait se résigner pour soi-même ; nous, nous ne
« pouvions nous résigner pour lui, et je connus pour
« la première fois de grands chagrins pour de petites
« contrariétés, la colère pour un bouillon manqué ou
« chipé par les servantes, l'anxiété pour un pain frais
« qui n'arrivait pas ou qui s'était changé en éponge
« en traversant le torrent sur le flanc d'un mulet...
« Que n'eussai-je pas donné pour avoir un consom-
« mé et un verre de Bordeaux à offrir tous les jours
« à notre malade ! Si les conditions de cette vie fru-
« gale n'eussent été, je le répète, contraire et même
« funeste à l'un de nous, les autres l'eussent trouvée
« fort acceptable en elle-même. (Un hiver à Major-
« que). »

A ce régime la santé de Chopin ne s'améliore pas. en effet... Il tousse, il a la fièvre. il crache le sang... Son moral n'est pas meilleur. Le jeune musicien n'est pas fait pour la solitude complète et l'absence de tout confort. Il écrit le 28 décembre à FONTANA : « La di-
« vine nature, c'est certainement bien beau, mais il
« faudrait ne pas avoir affaire aux hommes, ni à la
« poste, ni aux chemins... La nature ici, est bienfai-
« sante, mais les hommes pillards... » Le 15 janvier 1839, G. SAND écrit à Mme MARIANI : « Notre pau-
« vre CHOPIN est toujours très faible et très souffre-
« eux... Il fait ici des pluies dont on n'a pas idée
« ailleurs ; c'est un déluge effroyable, l'air est si relâ-
« ché, si mou, qu'on ne peut se traîner ; on est réelle-

« ment malade. Le petit CHOPIN est bien accablé et
« tousse toujours beaucoup. J'attends pour lui avec
« impatience le retour du beau temps qui ne peut tar-
« der. » Et le 22 janvier : « Je suis bien embarrassée
« de vous dire combien de temps encore je resterai
« ici... Cela dépendra un peu de la santé de CHOPIN
« qui est meilleure depuis ma dernière lettre mais qui
« a encore besoin de l'influence d'un climat doux.
« Cette influence ne se fait pas sentir vite à une santé
« aussi délabrée. » Et dans « Un hiver à Majorque » :
« Nous étions donc seuls à Majorque, aussi seuls que
« dans un désert ; et quand la subsistance de chaque
« jour était conquise, moyennant la guerre aux singes
« nous nous asseyions en famille pour en rire, au-
« tour du poêle... La mort semblait planer sur nos
« têtes pour s'emparer de l'un de nous, et nous étions
« seuls à lui disputer sa proie. Il n'y avait pas une
« seule créature humaine à notre portée qui n'eût
« voulu au contraire le pousser vers la tombe pour en
« finir plus vite avec le prétendu danger de son voi-
« sinage. Cette pensée d'hostilité était affreusement
« triste. »

Car les pluies, les difficultés d'approvisionnement et le manque de confort mis à part il faut encore compter avec l'hostilité des indigènes — et ce, non seulement à cause de l'ignorance et de la superstition de ces derniers, mais encore à cause de leur terreur de la maladie du pauvre CHOPIN qu'ils considèrent vraiment

comme un pestiféré, d'accord en cela avec tous les médecins de Palma, qui le déclarent dangereux pour la santé publique. En outre, l'état nerveux du musicien ne vaut guère mieux que son état pulmonaire. Toujours dans « Un hiver à Majorque » G. SAND écrit :

« Le pauvre grand artiste était un malade détestable.
« Ce que j'avais redouté, pas assez malheureusement,
« arriva, il se démoralisa d'une manière complète.
« Supportant la souffrance avec assez de courage, il ne
« pouvait vaincre l'inquiétude de son imagination. Le
« cloître était pour lui plein de terreurs et de fan-
« tômes, même quand il se portait bien. Il ne le di-
« sait pas et il me fallut le deviner... Je le trouvais
« à 10 heures du soir, pâle devant son piano, les
« yeux hagards et les cheveux dressés sur sa tête. Il
« lui fallait quelques instants pour nous reconnaî-
« tre... Nous l'avons laissé bien portant, Maurice et
« moi pour aller à Palma acheter des objets néces-
« saires à notre campement. La pluie était venue, les
« torrents avaient débordé ; nous avions fait trois
« lieues en six heures pour revenir au milieu de
« l'inondation, et nous arrivions en pleine nuit sans
« chaussures, abandonnés par notre voiturier... Nous
« nous hâtions en vue de l'inquiétude de notre ma-
« lade. Elle avait été vive, en effet, mais elle s'était
« figée en une sorte de désespérance tranquille, et il
« jouait son admirable prélude en pleurant. En nous
« voyant entrer, il se leva en jetant un grand cri, et

« puis il nous dit d'un air égaré et d'un ton étrange :
« « Ah. je le savais bien que vous étiez morts ! »
« Quand il eut repris ses esprits, et qu'il vit l'état où
« nous étions, il fut malade au spectacle rétrospectif
« de nos dangers, mais il m'avoua ensuite qu'en nous
« attendant, il avait vu tout cela dans un rêve, et que,
« ne distinguant plus le rêve de la réalité, il s'était
« calmé et comme assoupi en jouant du piano, persuadé qu'il était mort lui-même. »

Dans « L'histoire de ma vie » G. SAND écrit encore : « Avec le sentiment des détails, l'horreur de
« la misère, et les besoin d'un bien-être raffiné, il prit
« naturellement Majorque en horreur au bout de peu
« de jours de maladie. Il n'y avait pas moyen de se
« mettre en route, il était trop faible. Quand il fut
« mieux, les vents contraires régnèrent sur la côte,
« et pendant trois semaines, le bateau à vapeur ne
« put sortir du port. C'était l'unique embarcation possible et encore ne l'était-elle guère. Notre séjour à
« la chartreuse fut donc un supplice pour lui, et un
« tourment pour moi... Il mourait de l'impatience du
« départ, bien plus que des inconvénients du séjour... »

Mais enfin, le beau temps est revenu ; après quinze jours encore d'une attente impatiente, les voyageurs peuvent quitter Valdemosa pour embarquer à Palma sur « Elmallorquin ». Ce trajet, pourtant bien court

fatigue beaucoup CHOPIN encore faible... Arrivé à Palma, il crache le sang. Hélas ! il n'est pas au bout de son calvaire : « Elmallorquin » transporte, outre mes voyageurs, des passagers beaucoup plus importants, pour les indigènes s'entend, c'est-à-dire... des cochons, et déjà rompu, il faudra que l'infortuné CHOPIN respire pendant toute une nuit l'air empuanti par ces centaines d'animaux et entende les grognements et les coups que leur donnent les gardiens. De plus, le capitaine, sous prétexte qu'on doit la brûler après, exige qu'on donne à CHOPIN la plus mauvaise couchette. Aussi à l'arrivée à Barcelone le musicien crache le sang « à pleine cuvette ».

G. SAND envoie aussitôt un billet au commandant de la station maritime française, lui faisant part de l'état de CHOPIN, le commandant du « Maléagre » accompagné du consul français emmène immédiatement tout le monde à bord du vaisseau français, où les voyageurs sont comblés de soins et de prévenances. Le médecin du bord réussit à arrêter l'hémoptysie et quand CHOPIN est un peu plus fort, on l'emmène à l'hôtel. Il y reste huit jours, et s'embarque enfin pour Marseille à bord du « Phénicien ».

Les voici de retour en France. Arrivés à Marseille, George confie CHOPIN au docteur CAUVIERES. Celui-ci trouve d'abord son malade en mauvais état, mais comme il reprend rapidement ses forces, le docteur répond de sa guérison, mais à une condition : il faut pro-

longer le séjour dans le Midi. On décide donc de passer tout le printemps à Marseille. On y restera en effet jusqu'au 22 mai 1839.

Au cours de ce séjour, la santé de CHOPIN s'est beaucoup améliorée effectivement. Il ne crache plus de sang, il tousse très peu. La fièvre a disparu et il a récupéré quelques forces. Ce long voyage n'a donc pas été complètement inutile, mais il est loin, certes, d'avoir tenu tout ce qu'il promettait, au point de vue médical s'entend. Faut-il en incriminer George SAND ? Evidemment c'est elle qui a emmené CHOPIN à Majorque (qui l'a « traîné » disent ses ennemis) mais ne voulait-il pas, de toute façon, passer l'hiver dans le Midi et tous ses amis ne le lui conseillèrent-ils pas ? Le choix des Baléares n'est pas dû uniquement à George, et s'il fut guidé en grande partie par des considérations artistiques et — il faut bien le dire — pratiques, il le fut également par le souci de la santé du musicien. Si la réalité ne répondit pas aux rêves des voyageurs en ne peut les en rendre responsables.

Enfin, au cours de ce séjour malheureux G. SAND a soigné CHOPIN avec un parfait dévouement, et on peut même dire avec une certaine compétence; car elle le défendit contre les médecins majorquins qui l'eussent vraisemblablement achevé à coups de saignées et de vésicatoires.

Dans tout ceci nous ne voyons rien qui puisse per-

mettre d'accuser G. SAND d'avoir tué CHOPIN; elle a emmené un malade dans un climat qui devait lui être favorable. Il s'est trouvé que les conditions de vie étaient tout à fait mauvaises, et le climat ne répondit pas à ce qu'on attendait de lui hasard malheureux, certes, mais imprévisible.

Que fût-il arrivé si CHOPIN était resté à Paris tout l'hiver, rien ne nous permet d'affirmer qu'il se fût guéri... Nous avons vu que dès le début de l'hiver 1836-1837, il avait été très secoué par une forte grippe et, au début de 1837, par la rupture de ses fiançailles. S'il faut donc rendre quelqu'un (et une femme) responsable, ne serait-ce pas infiniment plus logique d'accuser Marie WODZINSKA ? Pour nous, nous nous contentons d'affirmer que la maladie de CHOPIN suivait simplement son cours avec des périodes de rémission, des accalmies momentanées, et des périodes de crise, des poussées évolutives, comme beaucoup de tuberculeux pulmonaires sortis de sanatoria.

Nous le répétons, jusqu'à présent rien n'accuse G. SAND d'avoir hâté l'issue fatale.

Les deux amants sont rentrés à Nohant. Maintenant va commencer une nouvelle phase de leur amitié, et nous employons ce mot à dessein.

Dans la chambre de G. SAND, à Nohant, sur la paroi de gauche de la croisée, on trouve cette date inscrite au crayon, 19 juin 1839 et à droite une élégie

anglaise en prose: « The fading sun », on trouve également cette élégie dans un carnet appartenant à George SAND, et datant de 1820; la date ne se rapporte donc pas à l'élégie comme le supposait M. PLANCHUT (« Autour de Nohant ») mais au premiers jours de l'installation de G. SAND et de CHOPIN à Nohant, retour de Majorque.

Cette date semble donc bien être le début d'une vie nouvelle pour la grande voyageuse, une vie calme, intime, paisible et douce.

A N D A N T E

Dès son arrivée à Nohant G. SAND confie son cher malade à l'un de ses amis, le docteur PAPET. Celui-ci déclare qu'il ne présente aucun symptôme de phtisie, mais une « affection chronique du pharynx » qu'il ne pouvait promettre de guérir bien qu'elle ne fût pas alarmante... Il se borne à conseiller un repos à la campagne, et un traitement inoffensif.

Il est permis de supposer que le docteur PAPET n'a pas dit — n'a pas voulu dire — exactement le fond de sa pensée... Et il agit en cela comme l'ont fait tous les médecins qui, jusqu'ici, ont examiné CHOPIN, comme le feront plus tard tous ceux qui l'examineront.

Et comme on les comprend... Que dire à ce malade, alors que l'on se sait totalement désarmé contre sa maladie ? On espère en la bonne nature, le repos, et la Providence... On y adjoint une thérapeutique bénigne qui, si elle ne fait pas de bien ne fait pas de mal, et améliore un peu l'état général et on berce le patient de bonnes paroles... Que pouvait-on faire d'autre à cette époque ?

L'ordonnance du docteur PAPET est exécutée scrupuleusement. SAND et CHOPIN s'installent à Nohant pour tout l'été, campagne, grand air, repos, vie calme et réglée... Voici une lettre inédite de G. SAND, elle est datée du 15 juin 1839 et adressée à MARIANI:

« On dîne en plein air, les amis viennent tantôt
« l'un tantôt l'autre; on joue, on jase, et le soir, quand
« ils sont partis, CHOPIN me joue du piano entre
« chien et loup, après quoi il s'endort comme un en-
« fant, en même temps que Maurice et Solange. Moi,
« je lis l'encyclopédie, et je prépare ma leçon du len-
« demain. »

Tous les amis de G. Sand adoptent CHOPIN... et les intimes et les autres ne terminent plus leurs lettres à la dame de Nohant sans y ajouter la phrase sacramentelle: « J'embrasse CHOPIN, Maurice et Solange » ou « je salue Solange, CHOPIN et Maurice », ou encore « un baiser à Maurice, Solange et CHOPIN ».

CHOPIN, nous dit Wladimir KARENINE « sut se poser si dignement que jamais personne n'eut l'idée de le traiter en « héros de roman » ni encore moins de faire des allusions à son intimité avec la maîtresse de maison, c'était une famille honorée de tout le monde ».

On reçoit beaucoup d'amis à Nohant, Berrichons et même Parisiens.

Dans une lettre datée du 15 août et adressée à Mme MARLIANI, G. SAND écrit:

« Pressez ce vieux GRZYMALA; son arrivée est nécessaire à la cure complète de son « petit ». Celui-là d'ailleurs, fait des progrès merveilleux à Nohant. Cette vie lui réussit enfin. Il a un beau piano et il nous enchante du matin au soir. Il a fait des choses ravissantes depuis qu'il est ici.

Mais si cette vie calme lui fait du bien, il n'empêche que le mal est toujours présent... et ne se laisse pas oublier. Le 24 août, George dit, toujours à la même :

« CHOPIN est toujours tantôt mieux, tantôt moins bien, jamais mal ni bien précisément. Je crois bien que le pauvre enfant est destiné à une petite langueur perpétuelle, son moral heureusement n'en est pas atteint. Il est gai dès qu'il se sent un peu de forces, et quand il est mélancolique il se rejette sur son piano et compose de belles pages... »

Et pourtant il mène une vie paisible à Nohant. Mais l'automne vient, il faut rentrer à Paris; les ressources de CHOPIN consistent surtout en leçons: il lui faut rejoindre ses élèves. D'autre part G. SAND ne peut suffire elle-même à l'éducation de ses enfants. Il leur faut des précepteurs, CHOPIN écrit à FONTANA de chercher deux appartements, l'un pour lui, l'autre pour son amie. Le 11 octobre 1839, ils arrivent à Paris et ils s'installent, George rue Pigalle au n° 16, CHOPIN rue Tronchet au n° 52. Et là, la même vie qu'à No-

hant continue: travail, causerie au coin du feu, musique.

L'été 1840 se passe également à Paris, et ce pour des raisons matérielles: il était moins coûteux de vivre à Paris où elle ne recevait que quand elle le voulait, et à peu de frais, que de mener la vie de chatelain à Nohant, où George était obligée d'assurer la traditionnelle hospitalité campagnarde à une foule de gens.

CHOPIN ne se porte ni mieux ni plus mal... George écrit à son frère Hippolyte CHATIRON, le 2 février 1840 : « CHOPIN toussaille son petit train. c'est tous les jours le plus gentil, le plus modeste et le plus cher des hommes de génie. »

En 1842, la famille désertant l'appartement de la rue Pigalle, s'est arrêtée, CHOPIN compris, rue Saint-Lazare, au n° 5 et 9 — l'appartement 7 étant occupé par M^e MARLIANI.

Le père de CHOPIN, à qui le musicien avait écrit son déménagement, s'inquiète de le voir changer « seul » et craint pour lui l'isolement et la solitude (lettre du 16 octobre 1842). Il fut d'ailleurs rassuré par la suite. Mais ceci nous amène à préciser une question délicate, celle des relations entre George et CHOPIN. Pendant les huit années que dure leur roman, CHOPIN fut-il ou ne fut-il pas l'amant de George SAND ? Si oui, on peut, sans la rendre absolument responsable de la maladie et de la mort du musicien, en

tous cas, penser qu'elle contribue à augmenter son affaiblissement; et les ennemis de l'illustre romancière ont beau jeu à la qualifier de « buveuse d'hommes ». Mais le fut-elle vraiment ? Au début de leur liaison la réponse ne fait aucun doute. Mais après le retour de Majorque nous répondrons non !

Il y a de cela bien des preuves. D'abord les affirmations répétées de G. SAND elle-même. On nous dira qu'elles sont sujettes à caution. Pourquoi ? Elle n'est pas menteuse. C'est même une de ses grandes qualités, une franchise que Balzac trouve même « masculine » évidemment, d'ailleurs pourquoi mentirait-elle pour CHOPIN, alors qu'elle ne s'est jamais défendue pour tant d'autres, elle s'affichait plutôt... et ses affirmations sont fondées; au mois de mai 1847 elle écrit à GRZYMALA: « Il y a sept ans que je vis avec lui
« comme une vierge, avec lui et les autres. Je sais que
« bien des gens m'accusent les uns de l'avoir épuisé
« par la violence de mes sens, les autres de l'avoir
« désespéré par mes incartades. Je crois que tu sais
« ce qui en est. Lui, il se plaint à moi de ce que je
« l'ai tué par les privations, tandis que j'avais la cer-
« titude de le tuer si j'agissais autrement... au milieu
« de tous ces efforts et de tous ces sacrifices, celui que
« j'aime d'un amour absolument chaste et maternel
« se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me
« porte... »

Il y a ensuite l'attitude de la famille de CHOPIN vis-à-vis de la romancière. On remarque qu'au cours du séjour à Majorque le musicien avait gardé le silence vis-à-vis de ses parents et qu'il ne correspondait avec les siens que par l'intermédiaire de ses amis polonais.

Au retour de Majorque, au contraire, George SAND entre en correspondance avec la famille de CHOPIN — et quand on connaît la délicatesse de ce dernier, on peut assurer qu'il n'eût pas mis ses parents au courant de ce qu'il eût cru devoir cacher. A la mort du père de l'artiste, George écrit à sa mère: « Je ne
« crois pas pouvoir offrir d'autre consolation à
« l'excellente mère de mon cher Frédéric, que l'assu-
« rance du courage et de la résignation de cet admira-
« ble enfant... Je ne peux pas lui ôter cette peine si
« profonde, si légitime et si durable, mais je puis au
« moins soigner sa santé et l'entourer d'autant d'af-
« fection et de précautions que vous le feriez vous-
« même... En vous disant que je consacrerai mes jours
« à son fils et que je regarde comme le mien propre,
« je sais que je peux vous donner de ce côté-là, quel-
« que tranquillité d'esprit... Je vous suis profondé-
« ment dévouée, comme à la mère adorée de mon plus
« cher ami. »

Avec M. E. GANCHE nous pensons que cette lettre fut lue et approuvée par CHOPIN. Et avec lui nous

nous posons cette question. Quel est l'amant ou le mari qui accepterait d'être considéré comme un fils par sa maîtresse ou sa femme ?

La famille de CHOPIN avec juste raison, traite SAND comme une amie maternelle et dévouée. La sœur cadette de Frédéric, Isabelle, le prie « d'exprimer entière reconnaissance à sa protectrice pour les soins si tendres dont elle l'entourait, pour le cœur qu'elle leur a témoigné, et ajouté : les quelques mots qu'elle a écrit pour tranquilliser maman et nous tous sur ta santé. Quel trésor qu'un cœur pareil ! Sans connaître les personnes on peut toucher et verser la consolation dans leur âme affligée. Remercie-la, mon chéri, le plus affectueusement que tu pourras, et ne t'adonne pas trop aux regrets justement dus à la mémoire de notre père. »

Il est certain que pour la famille de CHOPIN, la romancière est le génie tutélaire du musicien, une amie exclusivement. Le beau-frère du musicien, Antoine BARCINSKI lui écrit également en 1844 :

« Ton ange gardien, je l'adore, je l'estime, et si je pouvais le voir, je me prosternerais à ses pieds, je les baignerais de larmes de gratitude pour les soins maternels dont il te comble. »

L'attitude de CHOPIN est quasi filiale, d'ailleurs chez lui la passion est toute cérébrale. On peut donc supposer qu'il ne lui en coûte guère et à ce point de

vue l'admiration de sa cour d'adoratrices — ses élèves — lui suffisait amplement. Ce n'est donc pas dans la passion amoureuse qu'il faut chercher la cause de l'épuisement perpétuel du musicien. Car malgré l'atmosphère paisible de ces années, malgré une vie réglée, ouatée, il est toujours d'une extrême fragilité.

Pour le remonter un peu, car il a été très affecté par la mort de son père, George a la délicate pensée de convier la sœur aînée du musicien, Louise — Madame JEDRZEJEWICZ — et son mari à venir au château de Nohant. « Vous allez trouver mon cher en-
« fant bien chétif... Une quinte de toux assez forte
« tous les matins, deux ou trois crises plus considé-
« rables et durant chacune deux ou trois jours seule-
« ment tous les hivers; quelques souffrances névral-
« giques de temps à autre, voilà son état régulier... »
Et lorsque Mme JEDRZEJEWICZ a regagné la Pologne:
« Nous ne vivons que de vous depuis votre départ...
« Je vous assure que vous êtes le meilleur médecin
« qu'il ait jamais eu, puisqu'il suffit de lui parler de
« vous pour lui rendre l'amour de la vie. »

Nous enregistrons cet aveu: il faut lui parler de ces parents de Pologne pour « lui rendre l'amour de la vie »... C'est donc que dès cette époque — et aucun désaccord n'est encore venu troubler la quiétude des heures familiales — dès cette époque et nous pouvons le dire depuis toujours l'amour de la vie, le désir de

vivre manque au génial musicien. En vérité, avec ou sans G. SAND, comme sans doute avec ou sans Marie WODZINSKA, CHOPIN n'était pas fait pour cette terre.

DECRESCENDO

Nous disions plus haut qu'aucun désaccord n'était encore venu troubler la vie de SAND et de CHOPIN. Nous précisons: aucun *désaccord grave*, car il y avait eu, pendant l'été 1841, une certaine divergence entre eux à propos de Mlle de ROZIERE. Ce n'était qu'un léger nuage vite dissipé, mais à mesure que les enfants de la romancière grandissent, les sujets de querelles se multiplient. Quelle est la part de CHOPIN, quelle est celle de SAND dans ces désaccords ? Car ils eurent leur part, tous les deux.

Mais il est certain que les premiers conflits furent créés par les enfants. En 1844, Maurice avait vingt ans. Il adorait sa mère et témoin des petits malentendus qui survenaient parfois entre elle et CHOPIN, et ne sachant pas, comme elle, comprendre, expliquer et pardonner, il prenait fait et cause pour sa mère et était parfois cassant.

Avec le temps, les heurts se multiplient, les querelles s'enveniment. G. SAND écrit à ce propos: « De
« toutes les amertumes que j'avais non plus à subir,
« mais à combattre, les souffrances de mon malade

« ordinaire n'étaient pas les moindres. CHOPIN vou-
« lait toujours Nohant et ne supportait jamais No-
« hant... Il s'enthousiasmait à première vue, se dé-
« goûtant, se reprenant sans cesse, vivant d'engoue-
« ments pleins de charmes pour ceux qui en étaient
« l'objet, et de mécontentements secrets, qui empoi-
« sonnaient ses plus chères affections... »

« Il n'était certainement pas fait pour vivre long-
« temps en ce monde, ce type extrême de l'artiste : il
« ne voulait jamais transiger avec la nature humaine :
« il n'acceptait rien de la réalité... Nous ne nous som-
« mes jamais adressés un reproche mutuel, sinon une
« seule fois qui fut hélas la première et la dernière...
« Mais si CHOPIN était avec moi le dévouement, la
« prévenance, la grâce, l'obligeance et la déférence
« en personne, il n'avait pas pour cela abjuré les as-
« pérités de son caractère envers ceux qui l'entou-
« raient... »

En effet, l'entourage de G. SAND ne pouvait plaire à ce raffiné. C'étaient, pour la plupart, des camarades d'atelier de Maurice, les habitués de Nohant, assez frustes et même parfois vulgaires. Néanmoins, il n'y aurait rien de bien grave, si les accès d'humeur de CHOPIN n'étaient entretenus, exploités, envenimés d'un côté par son alliée Solange qui déteste son frère, dont elle est jalouse, de l'autre par Maurice qui hait CHO-PIN.

Evidemment, le musicien est constamment froissé par les écarts de langage, le laisser-aller, les manières des amis de Maurice et des relations de George qui donne de plus en plus dans le socialisme. Pourtant, si l'atmosphère n'est plus tout à fait aussi égale qu'au début. CHOPIN aime toujours aussi passionnément « son Aurore aux yeux noirs » et en est aimé tendrement et c'est à tort qu'on s'est efforcé de faire croire que George se refroidit très vite à l'égard du musicien et que « lui ne faisait que souffrir et supporter son malheur ». Dès que CHOPIN s'absente George immédiatement inquiète se donne toutes les peines du monde pour veiller — même de loin — à son confort, témoin cette lettre adressée à Mme MARLIANI et datée du 12 août 1843: « CHOPIN se décide tout d'un coup à aller
« passer deux ou trois jours à Paris... Aurez-vous la
« bonté de prier Enrico d'avertir le portier du n° 5
« pour que CHOPIN trouve sa chambre ouverte, aérée,
« et de l'eau chaude pour sa toilette. »

Deux mois plus tard, il revient à Paris avec Maurice, George reste encore à Nohant. Elle écrit à Mme MARLIANI: « Voilà mon petit CHOPIN, je vous le con-
« fie, ayez en soin malgré lui. Il se gouverne mal
« quand je ne suis pas là, et il a un domestique bon
« mais bête... Le matin, dans la hâte de ses leçons, je
« crains qu'il n'oublie d'avaler une tasse de chocolat
« ou de bouillon, que je lui entonne malgré lui quand

« j'y suis Enrico et Marie seraient bien gentils d'y
« penser. Rien n'est plus facile à son polonais que
« de lui faire un petit pot-au-feu et une côtelette,
« mais il ne le lui dira pas, et peut-être même le lui
« défendra-t-il. Il faut donc que vous sermonniez
« CHOPIN et que vous le menaciez du gendarme En-
« rico. CHOPIN est bien portant maintenant, il n'a be-
« soin que de manger et de dormir comme tout le
« monde... »

Ces recommandations à Mme MARLIANI ne satis-
font pas encore George qui écrit aussi à Mlle de RO-
ZIERES: « Voyez mon petit CHOPIN souvent, je vous
« prie et forcez-le à se soigner... Allez-y pour « sur-
« veiller » mon dit CHOPIN, pour voir s'il déjeune,
« s'il ne l'oublie pas, et pour le « dénoncer » au cas
« où il se conduirait comme un « hustuberlu » sous
« le rapport de la santé. Il est bien portant mainte-
« nant parce qu'il a une vie bien réglée. Dieu veuille
« qu'il ne fasse pas tout le contraire à Paris, mais je
« compte sur vous pour le gronder et pour m'avertir
« s'il était malade, car je laisserais tout là et j'irai le
« trouver... »

Et à Maurice: « Dis-moi si CHOPIN n'est pas ma-
« lade, ses lettres sont courtes et tristes. Soigne-le, s'il
« est plus souffrant. Remplace-moi un peu. Lui me
« remplacerait avec zèle si tu étais malade... »

Effectivement, CHOPIN était de nouveau malade
depuis son arrivée à Paris:

« J'étais bien sûre que CHOPIN était malade... ain-
« si voici mon pauvre petit toussant, crachant, dor-
« mant mal ou ne dormant pas et le plus triste, c'est
« que tout cela sans que je sois là pour le consoler
« et le dorlotter; je vois bien que nos amis le soi-
« gnent mais ce n'est pas la même chose. Mes soins
« le soulagent, ceux des autres l'impatientent. »

Et de son côté CHOPIN essaie de la tranquilliser :
« ... je suis allé chez ROTHSCHILD et STOCKHAUSEN et
« je n'en suis pas plus mal. Aujourd'hui dimanche je
« me repose, mais par goût, non par nécessité. »

Ces lettres sont de novembre 1843. En 1844, CHO-
PIN rentre à Paris quelque temps avant SAND, et ce
sont les mêmes recommandations d'une part, le même
souci de rassurer d'autre part :

Du 21 novembre 1844, à Mme MARLIANI, cette let-
tre de SAND : « CHOPIN vous arrivera quelques jours
« avant moi... Je serais heureuse de passer tous mes
« soirs avec vous en dînant chez vous, ou en vous en-
« gageant à dîner avec moi, mais chez moi cela irait
« à la diable... et chez vous ce serait impossible à cau-
« se de la santé de CHOPIN qui souffrirait de ces allées
« et venues par le froid... » Et à Mlle de ROZIERES :
« Je vous annonce l'arrivée de CHOPIN pour vendre-
« di soir. Je suis sûre que vous serez assez mignonne
« pour songer à lui faire faire du feu et tenir sa clé
« à sa disposition... CHOPIN n'est pas mal, mais je

« n'aime pas ce froid pour son voyage. Soignez-le
« bien, ma chère mignonne, je m'en rapporte à vous. »

De CHOPIN : « Il neige tant que je suis bien aise
« que vous ne soyez pas en route... Votre décision me
« paraît la meilleure et j'aurai plus de temps à vous
« faire chauffer vos appartements... » Et celle-ci :
« Par pitié pour vos amis prenez patience, nous se-
« rions peinés de vous savoir en chemin par ce temps-
« là, et pas en parfaite santé... Je me suis couché à
« dix heures et demie mais j'ai dormi moins fort que
« la nuit après le chemin de fer... » et au-dessus de
la première page : « Ne souffrez pas... ne souffrez
pas »

Jusqu'en 1846, toutes les lettres de l'un et de l'autre que nous pourrions citer ne seraient que des répétitions de celles-ci, et elles suffisent à ruiner les assertions des ennemis de G. SAND suivant lesquels elle se serait lassée très vite de CHOPIN...

Citons M. E. GANCHE : « huit années de dévouement maternel... disait la romancière avec simplicité. Elle ne trompait personne. Elle avait noblement mis son intelligence et son cœur au service d'un génie malheureux malgré sa grandeur. »

FINALE

Ceux qui, à propos de la rupture de CHOPIN et de G. SAND n'accusent que la romancière et se lamentent sur le « malheureux » CHOPIN, nous semblent faire preuve d'une injustice flagrante.

Dans toute la presse une voix s'est fait entendre qui témoigne d'une impartialité parfaite, d'une équité remarquable. Nous ne résisterons pas au plaisir de citer M. Pierre MILLE avec cette réserve toutefois à la déclaration de LISTZ suivant laquelle ce fut G. SAND qui « quitta » CHOPIN, que nous ne sommes pas de cet avis; donc LISTZ ayant dit: « Elle se réservait tous les jours le droit de propriété sur sa personne lorsqu'elle s'exposait aux corruptions de la mort et de la volupté » voilà ce que répond Pierre MILLE:

« Mais c'est au fond un droit que tout le monde possède; cette femme extraordinaire avait tout simplement une probité masculine une santé superbe et le bon sens le plus clairvoyant. Le plus sage c'est de la juger comme CHOPIN qui souffrit certes, comme une femme abandonnée mais garde de ses

« 6 mois de Majorque une « reconnaissance toujours
« émue »... Je voudrais bien savoir après tout, pour-
« quoi nous trouvons tout naturel qu'un homme
« quitte une femme, alors que nous affectons si fort
« scandalisé quand les rôles se renversent. On con-
« naît la célèbre anecdote de Majorque. G. SAND par-
« tant un jour d'orage, à travers le vent et la pluie
« déchaînés, par pure joie de vivre pour marcher,
« pour lutter contre les éléments CHOPIN fou d'in-
« quiétudes nerveuses se disant « elle va mourir »
« composant l'admirable prélude et quand Lélia re-
« vint, tombant évanoui à ses pieds. Elle en fut peu
« touchée agacée même (dit la Biographie écrite par
« LISTZ) mais enfin si vous êtes hommes imaginez que
« vous êtes monté à cheval, que vous reveniez ivre
« de grand air le sang fouetté par la bonne pluie tiède
« et qu'une personne du sexe différent du vôtre vous
« fasse cette scène. Vous penserez : « Mon Dieu que
« les femmes sont donc ennuyeuses ! C'est ce qui ar-
« rive à George SAND. Et elle reste encore longtemps
« fidèle à sa passion morte, par indulgence, par cha-
« rité peut-être et surtout par instinct maternel pour
« ne pas rendre malheureux cet « éternel malade »...

Nous le répétons, nous ne sommes pas du même avis que LISTZ sur quoi est basé cet article. Mais si on admet ce point de vue, l'article de M.-P. MILLE est absolument juste; et nous demandons avec W. KARENINE

si on mettait à la place de CHOPIN une femme éternellement gémissante de l'incompréhension de son amant, et à la place de G. S. un homme s'étonnant de ses « incompréhensibles caprices » de ces éternelles explications, que diraient tous ces juges sévères qui ont tant de pitié pour CHOPIN, et tant d'insultes pour G. SAND ? Ils diraient sans doute : « Ah ! ces femmes à nerfs et à scènes, combien nous comprenons qu'il l'ait lâchée ! »

Cependant la vérité est autre. Il n'est pas exact que G. SAND ait « quitté » CHOPIN et encore moins qu'elle l'ait fait parce qu'elle en était lasse. En réalité, la romancière fut amenée à envisager un choix entre son ami et son fils, et l'on conçoit que son choix ne pouvait être douteux...

Certes il eût été préférable — pour elle encore plus que pour CHOPIN — qu'elle continuât jusqu'au bout son œuvre bienfaisante, car il est incontestable qu'elle fut bienfaisante pour CHOPIN. Elle ne l'eût pas sauvé d'une mort prématurée, elle ne pouvait pas faire de miracles, mais elle eût adouci ses derniers moments. Ce lui fut impossible, à cause de l'antipathie de Maurice et de la méchanceté de Solange et il faut bien le dire du caractère difficile de CHOPIN.

Entre 1842 et 1846, il y avait déjà eu de nombreuses querelles et des malentendus de toutes sortes entre le fils de George égoïste et très gâté par sa mère,

et CHOPIN; ces querelles avaient encore été envenimées par la jalousie de Solange pour qui CHOPIN prenait toujours fait et cause.

Au moment de la mort de son père en 1844, le caractère de CHOPIN commence à s'aigrir notablement. Sa santé, dès ce moment, va déclinant. « Je ne savais
« plus quels remèdes employer pour combattre l'irritation croissant des nerfs. La mort de son ami le
« Docteur MATUZINSKI, et ensuite celle de son propre
« père, lui portèrent deux coups terribles » écrit G. SAND dans « l'Histoire de ma Vie ». MATUZINSKI était comme lui tuberculeux, et sa mort semble l'avoir beaucoup frappé. De plus l'hiver 1844-45 est très rigoureux et depuis tous les hivers le musicien aura à supporter « des catarrhes aigus ».

G. SAND écrit à Madame JEDRZCIEWICZ, au printemps 1845 : « Notre cher petit a été bien fatigué par
« l'hiver rigoureux qui s'est tant prolongé ici, mais
« depuis qu'il fait beau, il est tout rajeuni et tout res-
« suscité... Sa santé est liée à l'état de l'atmosphère
« aussi je songe sérieusement... à l'enlever pendant
« les trois mois les plus rigoureux de l'hiver prochain
« et à le conduire dans le Midi... Il faudra que je le
« tourmente parce qu'il aime Paris quoiqu'il en dise...
« Voilà mes projets les approuvez-vous ? Un autre
« remède bien nécessaire c'est que vous écriviez souvent et qu'il n'ait jamais d'inquiétudes sur votre
« compte à tous... »

En novembre 1845 après un été très pluvieux elle écrit à Madame MARLIANI : « CHOPIN est assez bien
« portant, dormant, mangeant et n'ayant pas eu d'in-
« disposition de tout l'été mais s'affectant toujours
« comme font tous les hommes malades, et s'enter-
« rant à tout instant avec un certain plaisir. Il lui
« faudrait des distractions aussi à lui mais il ne sait
« pas être seul et je ne peux pas toujours vivre à
« Paris. PAPET l'a examiné, palpé, ausculté encore
« cette année avec la plus grande attention. Il a trou-
« vé tous ses organes parfaitement sains mais il le
« croit porté à l'hypocondrie et destiné à s'alarmer
« toujours jusqu'à ce qu'il eût pris 40 ans et que ses
« nerfs aient perdu leur sensibilité excessive » ; et à la sœur de CHOPIN : « Notre cher Frédéric ne va pas
« mal, et l'automne est superbe après ce déplorable
« été qu'il a supporté assez bien ». Aussi elle abandonne momentanément l'idée de l'emmener passer l'hiver dans le Midi. Hélas ! l'hiver 45-46 est encore plus mauvais que le précédent. L'influenza règne à Paris. CHOPIN attrape la grippe et elle dure tout l'hiver. Au printemps 46 il est particulièrement mal en point. SAND voudrait bien l'emmener à la campagne où l'air frais lui faisait du bien mais il doit partir quelques jours après elle, car ses leçons le retiennent à Paris. Enfin il rejoint la famille à Nohant et c'est au cœur de cet été 46 que les rapports entre Maurice et CHOPIN deviennent très tendus.

Les premières discussions ont lieu à propos d'une jeune cousine recueillie par G. SAND. Augustine BRANET. CHOPIN déteste cette dernière ainsi que Solange pour qui il prend toujours parti: de plus de son côté Maurice aime beaucoup Augustine et ne fut-ce que par inimitié pour CHOPIN et sa sœur il « part en guerre » nous dit KARENINE. « pour Augustine contre CHOPIN ». Aussi l'été et l'automne 46 sont absorbés par les querelles. SAND écrit dans « l'Histoire de ma Vie »:

« Nohant lui était devenu antipathique son retour
« au printemps l'enivrait encore quelques instants.
« mais dès qu'il se mettait au travail. tout s'assombris-
« sait autour de lui... Et peu à peu il témoigne de
« l'humeur quand je le dérangeais. Je n'osais pas in-
« sister. CHOPIN fâché était effrayant et comme avec
« moi il se contenait toujours. il semblait près de suf-
« foquer et de mourir... l'amitié de CHOPIN n'avait
« jamais été un refuge pour moi dans la tristesse. Il
« avait bien assez de ses propres maux à supporter...
« A la suite des dernières rechutes du malade. son
« esprit s'était assombri extrêmement et Maurice fut
« blessé tout à coup par lui d'une manière imprévue
« pour un sujet futile... CHOPIN fut irrité souvent
« sans aucun motif et quelquefois irrité injustement
« contre de bonnes intentions... Je vis le mal s'aggra-
« ver et s'étendre à mes autres enfants. rarement à
« Solange que CHOPIN préférait. par la raison qu'elle
« seule ne l'avait pas gâté. mais Augustine avec une

« amertume effrayante, et à Lambert même qui n'a
« jamais su deviner pourquoi. Augustine la plus
« douce la plus inoffensive de nous, à coup sûr, en
« était consternée. Il avait d'abord été si bon pour
« elle ! Tout cela fut supporté; mais enfin Maurice
« lassé de coups d'épingles parla de quitter la par-
« tie. Cela ne pouvait pas, ne devait pas être. CHO-
« PIN ne supporta pas une intervention légitime et
« nécessaire. Il baissa la tête et prononça que je ne
« l'aimais plus. Quel blasphème après ces huit années
« de dévouement maternel ! Mais le pauvre cœur
« froissé n'avait plus conscience de son délire. Je pen-
« sais que quelques mois passés dans l'éloignement et
« le silence guériraient cette plaie l'amitié calme la
« mémoire équitable... »

Cependant la rupture n'est pas encore accomplie.
Témoin cette lettre adressée à Madame Louise JEDRZ-
CIEWICZ : « le temps est superbe la campagne magni-
« fique et notre cher enfant va se porter aussi bien
« que les miens sous l'influence de la vie paisible et
« du beau soleil » après « Frédéric est assez bien
« portant, ma fille assez souffrante » et encore « pen-
« sez à votre Fritz. Vous n'y pensez jamais plus qu'il
« ne pense à vous. Il se porte bien il a encore passé
« un été sans être alité un seul jour ».

Mais dans une lettre de CHOPIN adressée à sa fa-
mille et datée du 11 octobre 46, on sent déjà la cas-

sure. On y trouve des blâmes à l'adresse de la famille, une antipathie non déguisée vis-à-vis de Maurice et d'Augustine que jamais jusqu'ici CHOPIN ne se fut permis de manifester. « Tout l'été s'est passé en différentes promenades et excursions... Je n'étais ja-
« mais de la partie parce que ces choses me fatiguent
« plus qu'elles ne valent. Quand je suis fatigué je ne
« suis pas gai cela déteint sur l'humeur de chacun.
« Je vous ai parlé de Laure (une Polonaise de la
« famille de CHOPIN) quoiqu'on lui ait témoigné de
« l'amabilité, on n'a pas gardé d'elle un bon souvenir
« elle n'a pas plu à la cousine et par conséquent au
« fils, de là des plaisanteries, d'où on passe aux gros-
« sièretés, comme cela ne me plaisait pas il n'est plus
« question d'elle du tout. Il faut avoir une bonne
« âme comme Louise pour avoir laissé à chacun.
« Mon hôtesse m'a dit souvent devant Laure « votre
« sœur vaut cent fois mieux que vous ». A quoi je
« répondais : « je crois bien ». Probablement, je
« partirai d'ici avec ARAGO et je laisserai pour un cer-
« tain temps encore mon Hôtesse à la maison, son
« fils et sa fille ne sont pas pressés de rentrer en
« ville ... »

Il y a quelque chose de changé entre CHOPIN et G. SAND... Et c'est depuis le début de l'été 1846 en effet après les querelles entre Maurice et CHOPIN, il a été décidé que « CHOPIN ne se mêlerait pas des af-

« faire de la famille, qu'il partirait seul pour Paris
« tandis que Madame SAND et ses enfants passeraient
« l'hiver à Nohant ». (W. KARENINE).

Au début d'octobre, il est question d'un fiancé pour Solange; SAND écrit à son frère CHATIRON que c'est un Monsieur des PREAULT. Au début de novembre, c'est à Mademoiselle de ROZIERES qu'elle parle de ce mariage et elle ajoute : « CHOPIN tousse comme de
« rigueur un peu plus en automne, mais surtout c'est
« la campagne qui l'ennuie comme toujours au bout
« d'un certain temps... »

Enfin le 11 novembre CHOPIN est à Paris. Il a quitté Nohant et il n'y reviendra plus. Cependant ils se sont séparés en fort bons termes et pendant tout l'hiver 46-47 on échange des lettres affectueuses, et pleines de sollicitudes. Ainsi cette lettre du 26 novembre 1846 de CHOPIN à SAND : « Je compte que votre mi-
« graine est passée et que vous voilà mieux disposée
« que jamais je suis bien aise du retour de votre
« monde et je vous souhaite du beau temps. Il fait
« ici noir et humide, on ne peut vivre qu'enrhumé...
« Soyez heureuse et bien portante. Ecrivez quand
« vous aurez besoin de quelque chose. Votre dévoué
« C. H. à vos chers enfants ». Et bien d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer mais qui toutes témoignent de l'attachement mutuel que les deux amis n'ont malgré tout pas cessé de se porter.

CHOPIN attend G. SAND à Paris pour la fin de Janvier. La voici avec toute la famille au début de Février. Il y a beaucoup de choses à régler pour le mariage de Solange avec Des PREAULT mariage dont, conformément à leur pacte, CHOPIN ne s'est pas mêlé mais qu'il voit cependant d'un fort bon œil... Mais lorsqu'il s'agit de signer le contrat coup de théâtre : Solange refuse... Que s'est-il passé ? Au cours de leur séjour à Paris on a présenté et à George SAND et à sa fille un sculpteur nommé CLESINGER qui a sollicité et obtenu l'autorisation de faire leur buste. Ce sculpteur s'est épris de Solange et ... Solange paraît-il « reçu le coup de foudre »... Pauvre Monsieur des PREAULT... Le mariage est remis à un peu plus tard « ... Il ne devait pas avoir lieu du tout ».

Au début d'avril la mère et la fille regagnent Nohant. CHOPIN est resté à Paris il écrit à sa famille : quand ils sont tous arrivés à Paris pour faire le contrat elle n'en a plus voulu. Je le regrette et je plains le jeune homme qui est très honnête et très épris mais il vaut mieux que cela soit arrivé avant le mariage qu'après ; soit disant c'est remis à plus tard, mais je sais ce qui en est... J'irai à Nohant dès qu'il commencera à faire chaud ; Madame SAND m'écrivait qu'elle arrivera à la fin du mois prochain probablement l'affaire du mariage de Solange avance mais non plus avec celui dont je vous ait parlé. Que Dieu leur accorde tous ses dons ! Dans cette dernière lettre ils étaient tous d'excellente

humeur j'ai donc bon espoir si quelqu'un est digne de bonheur c'est bien Madame SAND... »

Le mariage de Solange se prépare en effet... avec le sculpteur CLESINGER. Ce n'est pas sans appréhension que SAND y consent; mais Solange est folle du « sculpteur-cuirassier » qui devrait pourtant étant donné ses goûts aristocratiques, lui déplaire profondément. George qui sent bien que CHOPIN la blâme de céder tient à ce qu'il ne le sache qu'au dernier moment... Le huit mai elle écrit à Mademoiselle de ROZIERES : « Je suis bien effrayée... Il est donc vrai que « CHOPIN était très mal je suis malade d'inquiétude... « Je ne puis quitter ma famille dans un pareil moment... Je souffre bien je vous assure. Dites à CHOPIN ce que vous jugerez à propos... Je n'ose pas lui « écrire je crains de l'émouvoir je crains que le mariage de Solange ne déplaise beaucoup, et que chaque fois que je lui en parle il n'ait une secousse « désagréable. Pourtant je n'ai pas pu lui en faire « mystère et j'ai dû écrire comme je l'ai fait... » il faut convenir en effet que la situation est critique : George SAND ne peut quitter Solange, qui a failli se laisser enlever par CLESINGER, et d'autre part elle souffre de savoir CHOPIN malade et loin d'elle... Puis CHOPIN va mieux et lui écrit « comme si rien était » et elle lui répond de même. « Personne plus que moi « parmi vos amis vous le savez bien ne fait de vœu « plus sincère pour le bonheur de votre enfant. Dites-

« le lui de ma part je vous prie. Je suis déjà bien...
« soyez tranquille et heureuse... Votre dévoué C... »

Pourtant George SAND veut justifier ses « cachotteries » a propos des fiançailles de Solange.. et elle s'adresse pour cela à celui qui a reçu la lettre-confession du début de leur liaison; ainsi cette liaison s'achèvera comme elle avait commencé.. par une longue épître au comte GRZYMALA datée du 12 mai 1847 : « je
« crois que CHOPIN a dû souffrir dans son coin de ne
« pas savoir de ne pas connaître, et de ne pouvoir
« rien conseiller. Son influence dans les choses de ma
« famille serait pour moi la perte de toute dignité et
« tout amour vis-à-vis et de la part de mes enfants :
« cause avec lui et tâche de lui faire comprendre
« d'une manière générale qu'il doit s'abstenir de se
« préoccuper d'eux... je ne sais aucun moyen de cal-
« mer et de ramener une âme malade qui s'irrite
« des efforts qu'on fait pour la guérir le mal qui
« ronge ce pauvre être au moral et au physique me
« tue depuis longtemps, et je le vois s'en aller sans
« avoir jamais pu lui faire du bien puisque c'est l'af-
« fection inquiète jalouse et ombrageuse qu'il me
« porte qui est la cause principale de sa tristesse ... »

La séparation morale des deux amis est donc maintenant chose accomplie; ils conservent encore des relations amicales, mais même celles-ci ne vont pas durer grâce à Solange.

Le mariage de cette dernière avec CLESINGER a été célébré le 10 mai. Presque aussitôt après les rapports entre Solange et son mari d'une part et sa mère d'autre part s'enveniment se transforment presque en haine et c'est au point que la romancière chasse CLESINGER de Nohant déclarant à sa fille qu'elle ne pouvait y retourner que « séparée de son mari » et qu'elle exige de CHOPIN « s'il voulait revenir chez elle la promesse « de ne recevoir chez lui ni Solange ni CLESINGER » ici nous ne pouvons faire mieux faire que citer W. KARENINE :

« L'ignorance des faits réels fit déclarer à certains « biographes de CHOPIN que G. SAND « avait depuis « longtemps voulu se défaire de son malade ordi- « naire, qu'elle se servit pour cela du premier pré- « texte venu et que ce prétexte fut une dispute à pro- « pos du mariage de Solange. D'autres assurèrent « qu'afin de se défaire de CHOPIN, Madame SAND au- « rait avec « une astuce diabolique » envoyé à CHO- « PIN « LUCREZIA-FLORIANI » parce qu'il n'arrivait « pas à comprendre qu'elle en avait assez de lui ». D'autres encore parlent de : « l'inexplicable froideur « et de l'animosité que George SAND aurait — on ne « sait trop pourquoi — témoigné à Solange après son « mariage et que CHOPIN prit justement à cœur la « triste position de la jeune femme abandonnée par « sa mère » ... Enfin d'autres encore et CHOPIN lui-

même, *qui ne sut que par Solange* ce qui se passa à Nohant en l'été 1847, donc qui ne sut jamais la vérité, soupçonnèrent G. SAND du désir « d'éloigner sa fille
« de se défaire d'elle afin de cacher une nouvelle
« histoire amoureuse. CHOPIN cru que c'était cette
« raison qui avait fait éloigner Solange et lui de Nohant. Or nous savons que CHOPIN partit dès l'automne 46 et qu'en 47 il n'y revint pas; ... Quant au
« pourquoi de l'éloignement de Solange... la dite Solange s'efforça de les cacher ou de les travestir aux
« yeux de CHOPIN... »

Et voici ce qui en vérité est arrivé. Un jeune peintre, Théodore ROUSSEAU est venu à Nohant il a fait la cour à Augustine BRAULT et il l'a demandée en mariage... Le mariage est près de se faire, mais... mais Solange veille...

Aux premiers jours de juin 47, G. SAND écrit à la sœur aînée de CHOPIN (ce qui prouve qu'il sont encore en excellents termes) je marie une fille adoptive la semaine prochaine... CHOPIN va assez bien. Il a appris la douloureuse nouvelle que je savais déjà la mort de WITWICKI (ami de jeunesse de CHOPIN) adieu ma bien-aimée Louise mes tendresses aux vôtres. Mon cœur à vous. Solange vous embrasse et vous aime...

Or le 22 juin tout est fini... sous prétexte de dettes et de mauvaise santé du fiancé... au vrai, Solange qui déteste Augustine, a décidé de faire rompre son

mariage et à coup de calomnies elle y réussit. Sa mère se fâche elle se venge de sa mère en la calomniant, elle aussi c'est alors qu'il se passe à Nohant une série d'événements dramatiques que George SAND rapporte dans les lettres suivantes :

Juillet 1847. Madame de Nozières :

« ... Ce que j'ai souffert de Solange depuis son
« mariage est impossible à raconter... A peine en pos-
« session de l'indépendance et de l'argent ils ont levé
« le masque... ma résistance les a exaspérés... et leur
« conduite est devenue d'une insolence scandaleuse...
« on a failli s'égorger ici, mon gendre a levé un mar-
« teau sur Maurice et l'aurait tué peut-être, si je ne
« m'étais mise entre eux, frappant mon gendre à la
« figure et recevant de lui un coup de poing dans la
« poitrine. Si le curé qui se trouvait là, des amis et
« un domestique n'étaient intervenus par la force des
« bras, Maurice armé d'un pistolet le tuait sur place...
« Il a bien fallu que j'écrive une partie de cela à
« CHOPIN ; je craignais qu'il n'arrivât au milieu d'une
« catastrophe et qu'il en mourut de douleur et de
« saisissement. Il est probable qu'ils (CLESINGER et sa
« femme) me forcent à défendre Maurice, Augustine
« et moi des atroces calomnies qu'ils débitent... »

25 Juillet à la même :

« Je suis inquiète, effrayée, je ne reçois pas de
« nouvelles de CHOPIN depuis plusieurs jours, je ne

« sais pas combien de jours dans le chagrin qui m'ac-
« cable je ne me rends pas compte du temps. Mais il
« y a trop longtemps à ce qu'il me semble. Il allait
« partir et tout à coup il ne vient pas, il n'écrit pas...
« S'il était sérieusement malade ne me l'écririez-vous
« pas ? ... Par moments, je pense pour me rassurer,
« que CHOPIN l'aime beaucoup plus que moi, me
« boude, et prends parti pour elle ».

Et encore à la même cette lettre non datée :

« Enfin je reçois par le courrier du matin, une let-
« tre de CHOPIN, je vois que comme à l'ordinaire j'ai
« été la dupe de mon cœur stupide et que pendant
« que je passais 6 nuits blanches à me tourmenter
« pour sa santé, il était occupé à penser et à dire et
« à penser du mal de moi avec les CLESINGER... Je
« trouve CHOPIN magnifique de voir fréquenter et
« approuver CLESINGER qui m'a frappé parce que je
« lui arrachais des mains un marteau levé sur Mau-
« rice. CHOPIN que tout le monde me disait être mon
« plus fidèle et mon plus dévoué ami ».

Enfin le 14 août toujours à Madame de Rozières :

« Je ne vous demande pas de nouvelle de Solange
« j'en ai directement. Quant à CHOPIN je n'en entend
« plus parler du tout et je vous prie de me dire au
« vrai comment il se porte, rien de plus le reste ne
« m'intéresse nullement et je n'ai pas lieu de regret-
« ter son affection ».

On voit par ces quatre lettres que ce n'est pas au moment du mariage de Solange, que CHOPIN quitte définitivement Nohant. Que ce ne fut pas elle qui l'exila ou lui défendit d'y revenir et que ce ne fut pas elle non plus qui mit un point final à leur amitié. Elle l'attendait au contraire. Mais circonvenu par l'astucieuse Solange il prend fait et cause pour elle, et prête une oreille complaisante aux calomnies débitées par les CLESINGER. Peut-être n'en eut-il pas été ainsi si G. SAND n'avait pas usé de cachotteries au moment du mariage ou si même après le mariage elle eut vu CHOPIN seul à seule et lui eut raconté tout franchement; ce sont-là ces seuls torts et ils sont loin d'être aussi graves que ceux qu'on lui reproche. Mais de son côté CHOPIN a manqué de confiance. Il a ajouté foi à tous les racontars, et on en trouve l'écho dans ses lettres à sa famille.

Ce mal est maintenant irréparable... les deux anciens amis ne se revirent qu'une fois; entrevue très rapide, au moment de la naissance de la fille de Solange, le 28 février.

C'est en effet CHOPIN qui apprend la nouvelle à la romancière et il conte ainsi la chose à Solange :

« Je suis allée hier chez Madame MARLIANI et en
« sortant je me suis trouvée dans la porte de l'anti-
« chambre avec Madame votre mère, qui entrait avec
« Lambert. J'ai dit un bonjour à Madame votre mère

« et ma seconde parole était s'il y avait longtemps
« qu'elle a reçu de vos nouvelles. Il y a une semaine
« m'a-t-elle répondu — vous n'en aviez pas hier,
« avant-hier ? — Non — Alors je vous apprend que
« vous êtes grand-mère. Solange a une fillette, et je
« suis bien aise de pouvoir vous donner cette nouvelle
« le premier ». « J'ai salué, et je suis descendu l'es-
« calier, COMBES... m'accompagnait et comme j'avais
« oublier de dire que vous vous portiez bien, chose
« importante pour une mère surtout... j'ai prié COM-
« BES de remonter, ne pouvant pas grimper moi-même
« et dire que vous alliez bien et l'enfant aussi. J'at-
« tendais en bas, quand Madame votre mère est des-
« cendue en même temps que lui et m'a fait avec
« beaucoup d'intérêt des questions sur votre santé...
« elle m'a demandé comment je me portais, j'ai ré-
« pondu que j'allais bien, et j'ai demandé la porte
« au concierge... » De son côté G. SAND raconte ainsi
l'entrevue à Augustine : « Solange est heureusement
« accouchée d'une fille... C'est CHOPIN que j'ai ren-
« contré ce soir chez Madame MARLIANI qui m'a an-
« noncé cette nouvelle... »

Et dans son « Histoire de ma Vie », « Je le revis
« un instant en mars 48, je serrai sa main tremblante
« et glacée. Je voulu lui parler, il s'échappa. C'était
« à mon tour de dire qu'il ne m'aimait plus. Je ne
« devais plus le revoir. Il y avait de mauvais cœurs
« entre nous. Il y en eut aussi de bons qui ne surent

« pas s'y prendre. Il y en eut de frivoles qui aimèrent
« mieux ne pas se mêler d'affaires délicates... »

On reconnaît facilement en la princesse Anna CZARTORYSKA et le comte GRZYMALA les « bons cœurs
« qui ne surent pas s'y prendre » et en Madame MAR-
LIANI les « frivoles qui n'aimèrent mieux ne pas se
« mêler d'affaires délicates et évidemment les « mau-
« vais cœurs sont Solange CLESINGER et Mademoiselle
« de Rozières ».

Malheureusement les mauvais l'emportent sur les
bons et la rupture est consommée... G. SAND ne re-
verra plus CHOPIN. W. KARENINE écrit fort juste-
ment : « Il est évident que le silence de G. SAND lors
« des fiançailles de Solange, silence injustifiable, avait
« détruit la confiance de CHOPIN : sa jalouse suscep-
« tibilité l'entraîna aux plus fantastiques supposi-
« tions. Un amour malheureux, le chagrin d'avoir per-
« du une ami de si longue date les souffrances d'une
« maladie mortelle, obscurcirent l'esprit éclairé et
« l'âme sensitive de CHOPIN, lorsqu'il écrivit à ses pa-
« rents sur G. SAND, Maurice et Augustine les lignes
« fâcheuses que nous lisons dans la lettre du 19 août
« 1848 » ...

Après la séparation définitive le 21 avril 1848 CHO-
PIN part pour l'Angleterre le 2 juin, il écrit à GRZYMA-
LA : « il fait mauvais temps depuis une semaine et cela
« ne me va pas trop ! si encore je ne crachais pas le
« sang depuis quelques jours... » Le 18 août à Fonta-

na: « je souffle à peine: je suis tout prêt à crever... » et à CRZYMALA je me suis laissé engager pour le 29 à Manchester... Que ferai-je de moi après, je ne le sais, puissé-je savoir que la maladie ne m'achèvera pas ici cet hiver ». Puis le 19 août : « j'ai craché le sang hier « et aujourd'hui, mais tu sais que chez moi cela ne « veut pas dire grand chose... le 30 octobre : « j'ai « mis en quelque sorte de l'ordre dans mes affaires « dans le cas où il m'arriverait de crever quelque « part. Le 18 novembre : « je suis malade depuis 18 « jours. Je ne suis pas sorti de chez moi tellement « j'étais enrhumé, avec mal de tête et étouffements « et tous mes mauvais symptômes... Enfin avant de « quitter l'Angleterre : « je suis resté couché pres- « que toute la journée... en plus de mes maux habi- « tuels j'ai de la névralgie et je suis tout enflé... »

Il rentre d'Angleterre beaucoup plus malade encore qu'il n'y est parti, son état s'est considérablement aggravé. Le 30 janvier il écrit à Solange : « j'ai été « trop malade tous ces derniers jours pour vous écri- « re... j'ai vu M. LOUIS, docteur ROTH pendant deux « mois, maintenant M. SIMON, grande réputation par- « mi les homéopathes mais ils tâtonnent et ne me « soulagent pas. Ils sont tous d'accord sur le climat, le « calme, le repos. Le repos, je l'aurai un jour sans « eux... »

Le 7 avril 49, DELACROIX note : « Vers 3 heures

« et demi accompagné CHOPIN en voiture dans sa
« promenade quoique fatigué j'étais heureux de lui
« être bon à quelque chose ». Puis le même, le 14
avril : « le soir chez CHOPIN ; je l'ai trouvé très af-
« faissé ne respirant pas. Ma présence au bout de
« quelque temps l'a remis ».

Au mois de juin 49, CHOPIN écrit à GRZYMALA le
18 : « Je me sens plus fort car je me suis bien ali-
« menté et j'ai supprimé les médicaments, je
« halète et je tousse toujours comme à l'ordi-
« naire, seulement je le supporte plus facile-
« ment ». Le 22 juin : « J'ai eu cette nuit
« deux hémorragies mais je n'ai rien fait, mais je
« crache du sang mais beaucoup moins ».

Le 25, c'est à sa sœur Louise et à son beau-frère
qu'il écrit : « S'il vous le pouvez venez ».

En juillet, petite accalmie ; il écrit à GRZYMALA :
« Je ne crache plus le sang, mes jambes ont désen-
« flé. » Mais il accepte en consultation le célèbre
CRUVEILHIER et avoue à son ami que le Professeur le
considère comme phtisique, voici cette lettre du 10
juillet :

« J'ai demandé conseil à CRUVEILHIER, qui ne m'a
« rien ordonné mais recommandé de me tenir au
« calme... Mais je constate aussi qu'il me tient pour
« un phtisique, car il m'a ordonné de prendre une
« cuillerée à café d'une mixture avec du lichens ».

Maintenant les médecins ont abandonné le pauvre grand homme; trois grands maîtres se réunissent pour une nouvelle consultation : LOUIS-CRUEILHIER-BLACHE; ils se contentent de conseil d'hygiène... Ils l'ont condamné.

Le 17 septembre, CHOPIN écrit encore à FRANC-HOMME : « je suis beaucoup moins bien que mieux... »

Le 12 octobre au soir le Docteur CRUEILHIER fait appeler d'urgence l'abbé G. JELOWICKI en disant qu'il ne répond pas de la nuit pour CHOPIN le lendemain, le musicien entre en agonie; celle-ci devait durer 4 jours et 4 nuits; le 17 octobre 1849 à 2 heures du matin, CHOPIN s'éteignait à l'âge de 39 ans.

On a quelquefois dit qu'il était atteint de tuberculose du larynx : cependant le grand spécialiste de la question, TROUSSEAU n'a jamais été appelé. De plus les médications au nitrate d'argent, alun ou calomel en usage à cette époque ne sont pas inconnues des médecins du temps, or personne ne les conseille au malade. Enfin on ne trouve nulle part dans la correspondance de CHOPIN ou de George SAND, d'allusions à un ou plusieurs des symptômes de la laryngite tuberculeuse ni dysphonie, ni dyspygie, ni dyspnée d'origine laryngée. L'autopsie est faite par CRUEILHIER qui répond à la famille de CHOPIN d'une façon très vague : « L'autopsie n'a rien révélé sur le principe de sa « mort ». La poitrine parut être moins compromise

que le cœur. Mais comme cette réponse est rapportée par la sœur aînée du musicien on peut supposer qu'elle fut dictée par le désir de la famille de ne pas paraître atteinte par la tuberculose.

En vérité on peut dire que Frédéric CHOPIN a succombé à une tuberculose pulmonaire fibreuse chronique, et que tous les médecins qui l'ont soigné en ont jugé ainsi. Le grand artiste est mort tristement; certes, la présence à ses côtés de G. SAND eut adouci ses derniers moments, mais il ne faut pas accuser la romancière de ne pas avoir été là elle ignore et l'aggravation de son état au retour d'Angleterre et sa mort; et si elle s'est séparée de lui elle ne fut pas seule coupable.

CONCLUSIONS

I. — Lorsque Frédéric CHOPIN arriva à Paris il était tuberculeux.

II. — Son état s'aggrava progressivement, mais George SAND n'y fut pour rien au contraire il est probable que le musicien eût décliné plus rapidement encore s'il n'eût été entouré par les soins dévoués et affectueux de la romancière, qui put ensuite avec raison et faisant allusion à leur liaison écrire : huit ans de dévouement maternel... »

III. — A l'époque de leur rupture le musicien était déjà condamné et s'il est permis de penser que George SAND eût pu adoucir les derniers instants de CHOPIN il faut reconnaître qu'elle n'eût pu les reculer. D'autre part, elle ne porte pas seule la responsabilité de cette rupture; CHOPIN en a sa part ainsi que Maurice et Solange.

IV. — Peu ou prou, directement ou indirectement, George SAND ne peut donc d'aucune façon être rendue responsable de la mort prématurée du grand musicien; au contraire, il serait juste de dire que pendant huit ans elle l'aida à vivre...

Vu:
Le Doyen,
BAUDOUIN

Vu:
Le Président de Thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer:
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. GIDEL

BIBLIOGRAPHIE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE. — Remarques sur la Psychologie des Tuberculeux pulmonaires. Paris Clinique et Laboratoire, 20 avril 1922.

KARENINE (W.). — George Sand sa vie et ses œuvres. Plon 1899-1926.

POURTALES (G. de). — Chopin ou le Poète collection 15Europe Romantique, Gallimard.

SAND (G.). — Histoire de ma vie! 4 vol. Calmann-Lévy.

— Un hiver à Majorque, 1 vol. id.

— Correspondance.

LISTZ (F.). — F. Chopin. Leipzig (Breitkopf) 1852-1923.
